

Bulletin

Le plus ancien magazine bancaire du monde. Depuis 1895.



La nouvelle génération

Avec le Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2014



En avance sur son temps.

La nouvelle Audi A7 Sportback.

Le futur se conjugue au présent grâce aux projecteurs intelligents Matrix LED et à Audi connect* permettant un accès simplifié aux services en ligne. Plus d'infos auprès de votre partenaire Audi ou sur www.audi.ch/A7

*Équipement disponible en option

Audi
Vorsprung durch Technik





Ont collaboré à cette édition :

1 Philipp Mattheis

Né en 1979 à Munich, Philipp Mattheis est depuis 2012 correspondant à Shanghai pour «WirtschaftsWoche». Pour ce numéro, il a rencontré des étudiants d'un MBA très prisé à Hong Kong. Quels sont leurs objectifs? Pourquoi l'Asie les fascine-t-elle? Pourquoi la Chine en particulier? *Page 28*

2 Justin Jin

Appareil photo en main, Justin Jin (né à Hong Kong en 1974) a accompagné notre reporter en Chine continentale. Il voyage beaucoup et parle, outre deux dialectes chinois, l'anglais, le russe et le néerlandais. Il se décrit comme photographe, chercheur et conteur. *Page 28*

3 Mathias Plüss

Ce journaliste économique suisse de 41 ans a étudié la physique, les mathématiques et la musicologie. Ses textes pour «Weltwoche» ou «Magazin» ont été récompensés à maintes reprises. Matthias Plüss aborde ici la plainte qui traverse les siècles à l'encontre des «jeunes d'aujourd'hui». *Page 44*

4 Stefanie Schramm

Auteur et journaliste indépendante (notamment pour «Die Zeit»), Stefanie Schramm s'est intéressée à l'énergie, à la technique et au climat. Elle a interviewé pour nous le psychologue mondialement connu Walter Mischel à l'origine du «test du marshmallow», une méthode visant à identifier les enfants qui réussiront. *Page 50*

La jeunesse d'aujourd'hui

Le monde actuel est de plus en plus incertain. Seule certitude : la nouvelle génération arrive. Et elle va – tôt ou tard – reprendre le monde que nous lui aurons légué (et, espérons-le, cotiser pour notre retraite, page 18). Qui sont ces jeunes ? Dans cette édition du Bulletin, nous dressons un portrait détaillé de la jeunesse d'aujourd'hui. Notre analyse s'appuie sur le Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse (page 55 et suivantes) qui donne un aperçu de la vie des 16-25 ans au Brésil, aux Etats-Unis, à Singapour et en Suisse. Principal enseignement : les jeunes pensent, agissent et sentent en mode «numérique».

Pour Lynne Chisholm, spécialiste internationale de la jeunesse et enseignante à l'université, c'est une évolution positive : au lieu de se retrouver au coin de la rue comme le faisaient leurs grands-parents, les jeunes se rencontrent dans le monde virtuel. Un monde qui n'exclut ni les timides ni les personnes géographiquement isolées. La plupart connaissent les dangers d'Internet et savent comment s'en prémunir. Ils ne croient pas au déclin culturel et renvoient la balle à leurs parents : ces derniers ont des efforts à faire pour comprendre les difficultés qu'ils traversent et l'univers dans lequel ils évoluent.

En Suisse, les jeunes sont encore insouciants et ont un sentiment de sécurité matérielle. Cependant, au principal problème que représente depuis longtemps le rapport des Suisses aux étrangers se sont ajoutées les questions des relations avec l'Union européenne et du rapport intergénérationnel. Thomas Held, sociologue spécialiste de la famille qui a dirigé Avenir Suisse pendant de nombreuses années, qualifie la jeunesse suisse en ces termes : « privilégiée, gâtée, désécurisée ».

Aux pages 6 et suivantes, nous vous présentons six talents d'avenir. Nous vous souhaitons un agréable aperçu du monde de demain.

La rédaction



Nous choisissons les films que vous aimez
pour que vous vous sentiez comme à la maison.

Plus que nous limiter à vous présenter les films les plus récents, nous voulons vous offrir un voyage vraiment divertissant et vous faire découvrir des récits d'ici et d'ailleurs que vous auriez vous-même choisis. C'est pourquoi nous mettons tout en œuvre pour partager avec vous des moments inédits et inoubliables. Voilà jusqu'où nous pouvons aller, pour que vous vous sentiez comme à la maison.


**SINGAPORE
AIRLINES**
A great way to fly

A STAR ALLIANCE MEMBER 

Bulletin : la nouvelle génération

6 «Oui, je le veux!»
Six talents racontent comment ils sont passés maîtres dans leur discipline.

18 «Guerre contre nos enfants»
L'économiste Laurence J. Kotlikoff sur la spoliation des jeunes par leurs aînés.

23 Inculture financière
Argent, intérêts et Cie: de nombreux élèves dans l'ignorance.

25 Ce qui nous fait...
Un quiz pour les élèves (et leurs parents) sur le thème de l'argent.

26 Programmer au féminin
Comment les jeunes femmes prennent goût à l'informatique.

28 Quand l'Asie croît
Qu'est-ce qui motive les étudiants du meilleur MBA d'Asie?



39 Qui prendra la suite?
70 000 PME suisses en quête de successeurs: ce qui importe vraiment.

40 «Le point d'intersection»
Entre recherche d'un personnel de qualité et épanouissement des salariés.



42 Moustiques 2.0
Un moustique transgénique contre le virus mortel de la dengue.

44 De mal en pis depuis toujours
La «jeunesse d'aujourd'hui», un éternel sujet de complainte.

48 Citius, altius, fortius
Les athlètes de la dernière génération font à peine mieux que leurs prédecesseurs.

50 «Temptation au paradis»
Le psychologue Walter Mischel sur les enfants qui réussiront mieux leur vie.

54 De petites victoires
Le bénévolat dans une école a changé la vie de Leanne Moores.

Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2014



55 Ainsi pense la jeunesse:
l'enquête

58 Univers numérique:
applis et gadgets

60 Objectifs et valeurs:
confiance et frustration

62 Essai sur la jeunesse suisse:
privilégiée, mais incertaine
Thomas Held

65 Interview International:
Un monde numérique enrichissant
Lynne Chisholm

68 Ecole, travail, finances:
génération raison

70 Politique et société:
vers un risque d'émeutes

72 La dernière page:
la génération
d'après-demain



Disponible sur l'App Store

L'application «News & Expertise», avec le Bulletin et d'autres publications actuelles du Credit Suisse.
www.credit-suisse.com/bulletin



Impressum: Editeur: Credit Suisse AG, responsable du projet: Mandana Razavi, Claudia Hager, contenu, rédaction: Ammann, Brunner & Krobath AG (www.abk.ch), conception, mise en page, réalisation: Craft Kommunikation AG (www.craftf.ch), rédaction photo: Studio Andreas Wellnitz, Berlin, préimpression: n c ag (www.ncag.ch), Impression: Stämpfli AG, tirage: 130 000 ex., contact: bulletin@abk.ch (rédaction), abo.bulletin@credit-suisse.com (service abonnés)

L'exception à l'état pur.

La nouvelle génération CLS.

Dès maintenant chez votre partenaire Mercedes-Benz.

C'est à leur apparence que l'on reconnaît les icônes. Leur vision se manifeste dans chacune de leurs lignes. Chaque forme fait honneur à leur fonction. Ceci les rend uniques en leur genre – quelle que soit la génération. Découvrez deux icônes de l'élégance: le nouveau CLS Coupé à la dynamique exaltante et le nouveau CLS Shooting Brake, le break à l'allure de coupé. www.mercedes-benz.ch/cls





Mercedes-Benz
Le meilleur, sinon rien.

«Oui, je le veux !»

Ils sont sportifs, penseurs ou artisans.

Dans leur domaine, ils sont parmi les meilleurs.

Six talents d'exception racontent comment ils sont passés maîtres dans leur discipline.

Textes : Sandro Benini, Michael Krobath, Mandana Razavi et David Schnapp



A chaque situation sa solution:
Lia Wälti, footballeuse,
1. FFC Turbine Potsdam.

Lia Wälti

SPORTIVE, 21 ANS
NÉE À LANGNAU EN EMMENTAL,
SUISSE

Interrogez Lia Wälti sur ses compétences exceptionnelles, elle ne mentionne ni sa formidable vision du jeu ni son toucher stupéfiant. Elle répond juste: « Ma sérénité. Je trouve une solution dans chaque situation ou presque. »

La footballeuse de 21 ans compte parmi les plus douées d'une génération très talentueuse. C'est aussi grâce à elle que l'équipe féminine suisse s'est récemment qualifiée pour son tout premier tournoi international: la Coupe du monde 2015. D'après l'entraîneur Martina Voss-Tecklenburg: « Elle est une meneuse absolue. Sa vision du jeu rappelle celle de la star du Bayern Philipp Lahm. Elle est l'une des joueuses les plus intelligentes au monde. » Le réputé 1. FFC

Turbine Potsdam, club où elle s'est fait sa place dès sa première saison, s'en est bien rendu compte. Ainsi l'entraîneur Bernd Schröder s'enthousiasme: « Lia est une immense découverte. »

Mais en quoi se distingue-t-elle des 22 000 Suisses licenciées? Mesurant 1,67 m pour 61 kg, elle n'est ni particulièrement grande ni particulièrement puissante. En matière de vitesse, elle est plutôt moyenne. Son succès proviendrait-il d'une disposition génétique, de son environnement ou encore de son endurance? « Il ne s'agit pas d'éléments isolés, tout doit concorder pour atteindre le zénith », confie son entraîneur.

L'ascension de Lia Wälti l'illustre bien. Son sens de la coordination, elle le tient de sa mère, internationale junior de handball, et de son père, joueur de football en première division. Dans sa famille, les loisirs étaient synonymes de sport. « Roller, randonnées à vélo, natation, etc., nous avons tout fait », raconte Lia. >

Elle débute à neuf ans au sein de l'équipe locale. A treize ans, l'ancien entraîneur national Bea von Siebenthal la remarque et la sélectionne pour la Credit Suisse Academy à Hüttwil, centre de formation de l'Association suisse de football. Lia Wälti explique: «Cette période a été déterminante. J'ai compris ce qui germaient en moi et m'y suis dédiée exclusivement.» Diplôme en poche, elle entame un apprentissage pour sportifs. C'est l'une des premières footballeuses du pays en mesure de se consacrer au ballon rond grâce à l'amélioration des structures. Ce qui est, d'après la recherche, indispensable: tout individu doit pratiquer une discipline 10 000 heures – soit une dizaine d'années – pour parvenir au sommet.

Or les structures ne suffisent pas. L'environnement compte tout autant. La jeune femme déclare: «J'ai toujours été exhortée et contrainte à dépasser mes limites.» Aucune surprise de la part d'une surdouée, elle se mesure volontiers à plus fort et plus âgé qu'elle. A quinze ans, elle joue en demi-finale du Championnat d'Europe des moins de 19 ans. Intégrant les Berner Young Boys, elle est la seule fille parmi des garçons de moins de 16 ans. Quant à l'équipe féminine des YB, elle l'a menée à la victoire – du haut de ses 18 ans.

En fin de compte, le mental compte aussi beaucoup pour Lia Wälti. Si les enfants prodiges se laissent facilement aller, elle garde les pieds sur terre. Lorsque les premières offres se présentent, vers ses 17 ans, elle refuse sans hésiter de partir pour l'étranger. «Elle se comporte en grande professionnelle, dit Martina Voss-Tecklenburg, c'est une footballeuse quasi parfaite.»

Le haut niveau n'attend plus qu'elle. Le Mondial de 2015 au Canada sera l'occasion pour Lia Wälti de montrer si elle est prête à franchir le pas entre joueuse de talent et star internationale. Elle a déjà la classe qui va avec.

Elia Palme

JEUNE ENTREPRENEUR, 33 ANS,
NÉ À LUGANO, SUISSE

L'idée qui allait faire d'Elia Palme un fondateur de start-up lui est venue dans le tram. Alors étudiant en informatique à Fribourg, à Lausanne et à Zurich, il profite de ses trajets vers l'université pour lire les nouvelles et les reportages de divers journaux sur son smartphone. Or il s'agace de devoir ouvrir une application différente pour chaque publication. «On devrait pouvoir tout lire à l'aide d'une seule et même application», se dit-il avant d'exposer son idée de développer une telle application à son professeur, qui l'y encourage. Le Tessinois de 33 ans est désormais l'heureux fondateur de Newschron, sise à Lugano. Déjà titulaire de nombreux prix, l'entreprise établie en octobre 2012 emploie aujourd'hui six collaborateurs.

Télécharger Newschron sur son smartphone permet de consulter une presse diverse (plusieurs zones géographiques et centres d'intérêt confondus) et de recevoir des résumés adéquats sur une interface à la structure claire, sans jamais avoir à changer d'application.

Déjà à l'école, Elia Palme ne s'intéressait qu'à l'informatique; il négligeait tout le reste. «J'étais mauvais élève», dit-il sans ambages. Au sortir du secondaire, il entame un apprentissage de quatre ans auprès d'une société informatique.

Son supérieur remarque le talent immense qui sommeille en lui et l'incite à reprendre une formation universitaire. Il est même prêt à le soutenir financièrement.

Elia Palme et ses camarades d'études regrettent le manque d'entreprises intéres-

Le Tessin, site avantageux
(sans Google ni Microsoft):
Elia Palme, fondateur de start-up.





santes, de sources d'embauche possibles, dans leur canton de naissance. « Je rêvais de créer la première entreprise informatique du Tessin, attractive tant pour mes amis que pour les autres informaticiens compétents du sud de la Suisse », confie-t-il. Autre raison de s'installer à Lugano : le coût de la vie et les salaires plus bas qu'à Zurich, sans compter que la concurrence dans le domaine est moins forte. « Quand je rencontre un bon collaborateur qui veut vivre au Tessin, Google et Microsoft ne sont pas là pour le débaucher. »

Les fonctions de base de Newschron sont gratuites, le compte Premium en revanche, avec ses fonctions complémentaires, ne l'est pas. Elia Palme précise que l'application a fait l'objet de plus de cent mille téléchargements.

Le jeune entrepreneur tessinois souhaite révolutionner la lecture de la presse en ligne. Il compare son concept à un kiosque à journaux. « Aucune maison d'édition ne penserait à gérer un kiosque pour ses propres publications. Tôt ou tard, les journaux arrêteront de fournir une application individuelle, avec des frais afférents, et commercialiseront leur contenu numérique à des entreprises comme Newschron. A l'avenir, on générera plus de valeur ajoutée, par le biais de curateurs chargés de domaines en particulier. » Quant au premier souci de la presse actuelle, à savoir le problème de la gratuité d'Internet, Elia Palme n'a pas de solution miracle. Mais il est persuadé d'une chose : « Les journaux tels qu'on les connaît aujourd'hui sont appelés à disparaître. »



«J'ai appris à tenir un violon
à cinq ans» : Sergueï Khatchatrian,
violoniste.



Sergueï Khatchatrian

MUSICIEN, 29 ANS,
NÉ À EREVAN, ARMÉNIE

Né en Arménie avant de grandir en Allemagne, ce violoniste de 29 ans assure que la musique est sa religion. Dès son plus jeune âge en effet, Sergueï Khatchatrian a noué une relation avec ce qui est devenu son instrument. «Je me souviens d'avoir appris à tenir un violon à cinq ans. Je me suis assis sur une chaise à la maison et j'ai maintenu le violon en dessous du menton, sans jouer, mais tous devaient applaudir. L'envie de jouer rien que pour être applaudis m'a par la suite entièrement quitté. Je peux aujourd'hui affirmer que je ne joue pas du tout pour le public.» Tels sont les propos du musicien en entretien avec la revue culturelle suisse «Du».

Sergueï Khatchatrian ne se voit pas, malgré tout, comme un violoniste-né: «plutôt comme un curieux de la musique, désireux d'évoluer dans un autre univers». Comme ses parents et sa sœur jouaient tous du piano, il allait s'essayer au violon. «Ma rencontre avec la musique s'est ainsi faite, tout simplement», dit-il.

Sergueï Khatchatrian se fait un nom à l'âge de quinze ans, à Helsinki, lors du très convoité concours international de violon Jean Sibelius. Lorsqu'il remporte ce premier prix en 2000, il est le lauréat le plus jeune de tous les temps. Son premier CD sort deux ans plus tard, alors qu'il a eu le temps de se produire avec divers orchestres de renom, sur des scènes mondiales très célèbres. Sergueï Khatchatrian a bénéficié du renommé Credit Suisse Young Artist Award (en 2014) et a joué Beethoven et Dvořák avec le Philharmonique de Vienne dans le cadre du Festival de Lucerne.

Le talentueux violoniste explique que malgré sa naissance dans une famille de musiciens, sa carrière dans la musique n'avait rien d'acquis. Son père lui a transmis son goût pour les notes, mais aussi sa passion pour les automobiles. «Si je n'avais pas été musicien, je serais peut-être devenu coureur automobile», dit-il.

En dépit de débuts précoces, la carrière de Sergueï Khatchatrian n'a pas >

démarré en trombe. Elle s'est construite petit à petit, et se poursuit. Le jeune homme à l'air farouche n'est pas médiatisé comme d'autres, il n'est pas constamment propulsé de salle de concert en salle de concert. Il dit d'ailleurs: « Je ne suis pas devenu célèbre du jour au lendemain. » Jamais son imprésario ne l'a contraint à se produire 120 fois dans l'année, ce qui peut vite épuiser un jeune musicien. Le nombre annuel de concerts auxquels il participe contribue donc à la solidité de sa carrière. Il joue 40 fois par saison et a tout de même la chance d'apparaître aux côtés d'orchestres réputés. La chance, selon lui, demeure un facteur essentiel pour une belle carrière.

Quoi qu'il en soit, la critique l'encense. L'écouter reviendrait à « s'en remettre à ses oreilles, à ouvrir ses sens et à se laisser voguer », selon un journaliste de la « Neue Zürcher Zeitung » ayant assisté à un concert donné à Bâle par Sergueï et sa sœur Lusine au piano. La « Süddeutsche Zeitung » parle de lui en ces termes : « Il n'y a pas plus contradictoire : tantôt traversé de tendresse poétique et d'ivresse vitale, tantôt par des pensées lugubres, des cris stridents et une mélancolie inouïe. »



Carolina De Robertis

ROMANCIÈRE, 39 ANS,
NÉE À CAMBRIDGE,
GRANDE-BRETAGNE

Carolina De Robertis a rédigé le roman qui l'a rendue célèbre dans le monde entier en 2009 en secret. Souhaitant s'inscrire à un cours d'écriture créative, elle avait esuyé plusieurs refus de la part d'un même professeur. De peur d'échouer avec son projet littéraire, elle se retrancha dans son appartement pour écrire sans relâche le

week-end. Le besoin de coucher sur le papier l'histoire qui germaient en elle depuis ses seize ans était plus fort que sa confiance en soi mise à mal.

Le sentiment du professeur se révéla faux : les critiques littéraires de journaux renommés outre-Atlantique et en Europe, du « San Francisco Chronicle » à l'irlandais « Sunday Business Post », louèrent son premier roman intitulé « La montagne invisible » et le qualifièrent de chef-d'œuvre. Elle se retrouva propulsée au firmament de la littérature latino-américaine, qui attendait depuis longtemps la relève, aux

Bon nombre d'histoires restent à écrire: Carolina De Robertis, voyageuse et romancière (Angleterre, Suisse, Californie et Uruguay).



côtés de géants comme Isabel Allende ou l'écrivain nobélisé et depuis peu décédé Gabriel García Márquez.

D'ailleurs, si l'on demande à Carolina De Robertis le nom des auteurs qui ont influencé son style et son écriture, elle dit avoir été marquée par la saga familiale de Márquez. «Cent ans de solitude» lui aurait ouvert les portes d'un univers absolument inédit. Elle était alors, comme beaucoup d'adolescents, en quête de racines. Née en Angleterre en 1975 dans une famille originaire d'Uruguay, Carolina De Robertis a emménagé à Bâle avec sa famille un peu

plus tard, lorsque son père, professeur en microbiologie, y a obtenu un poste d'enseignant. Puis elle s'est installée en Californie, à Oakland, en 1985.

A seize ans, Carolina assouvit enfin son désir le plus cher: visiter le pays d'origine de ses parents. Ses expériences faites en Uruguay ne la quittent pas et vont jusqu'à se transformer en histoire dans son cerveau. Quelques années s'écoulent avant qu'elle ne décide d'y retourner afin d'effectuer des recherches pour son projet littéraire, de faire sienne la quintessence du pays et de ses habitants et de leur don-

ner vie avec des mots. Elle étudia la littérature, travailla en tant qu'enseignante et conseillère auprès de survivantes de violences sexuelles avant d'avoir le courage d'écrire les tout premiers mots.

Elle dit que le jeu en valait la chandelle et qu'elle ne regrette pas l'expérience professionnelle qu'elle a acquise. «Je souhaite inciter la jeune génération à écrire et à s'intéresser à la littérature. Mon poste de conseillère m'a appris à écouter et donné à voir bon nombre de destins tragiques touchant tant des personnes isolées que des familles complètes. J'ai en outre découvert que l'esprit humain est capable de déployer une force extraordinaire.» Bien trop d'histoires restent encore à écrire, dit Carolina De Robertis. Elle espère, avec son travail, contribuer à faire entendre ces voix invisibles. Dans ses textes, dont la langue poétique contraste souvent avec des descriptions abruptes sur le passé de l'Amérique latine, récit, personnages et pays prennent vie. Et l'on comprend pourquoi les critiques ont vu juste.

Bibliographie: «La Montagne invisible», 2010, «Perla», 2012. Son prochain roman, «The Gods of Tango», paraîtra aux Etats-Unis et en Allemagne en 2015.

Sam Mealy

PENSEUR, 23 ANS,
NÉ À DUBLIN, IRLANDE

Sam Mealy a toujours été brillant élève. Ses excellents résultats dans toutes les matières, des langues étrangères à l'histoire en passant par les mathématiques, il les doit non seulement à son intelligence et à son talent, mais aussi à ses parents. Comme son foyer n'a pas eu de poste de télévision avant ses treize ans, les livres étaient sa distraction principale. Pour sa mère, scientifique et professeur d'université, comme pour son père chirurgien, compétitivité, sérieux, lecture et curiosité intellectuelle sont des valeurs cruciales dans la vie. En outre, Sam trouve qu'apprendre est captivant en soi.

Dans le primaire et le secondaire, on l'a souvent traité de fayot. «Avoir de bonnes notes à l'école, ce n'est pas bien vu de tous. Mais mes qualités sur le terrain de football ont permis d'adoucir l'image de premier de la classe.» Il aurait pu étudier l'économie, l'informatique ou devenir ingénieur et gagner beaucoup d'argent en peu de temps. Il a au contraire opté pour l'histoire et les sciences politiques, car les relations humaines, l'évolution de la société et des pays ainsi que l'interaction entre les individus et leurs décisions le fascinent avant tout. Il est l'auteur de nombreux essais, récompensés à l'échelon international et rédigés durant et après son cursus universitaire. Son article «Apprivoiser le dragon: résoudre le conflit en mer de Chine méridionale» lui a permis d'être sélectionné pour un prix sponsorisé par le Credit Suisse, le projet Firefly, qui vise à encourager les jeunes talents universitaires. En parallèle, Sam Mealy a remporté maintes compétitions de cross-country en Irlande et ailleurs dans le monde.

Or même le jeune homme et son esprit brillant ont pâti du taux de chômage élevé en Europe, de la pression de la concurrence, de la bousculade pour les meilleures places et les postes d'avenir très convoités par les diplômés en science humaines. Sorti de l'université en 2013, il

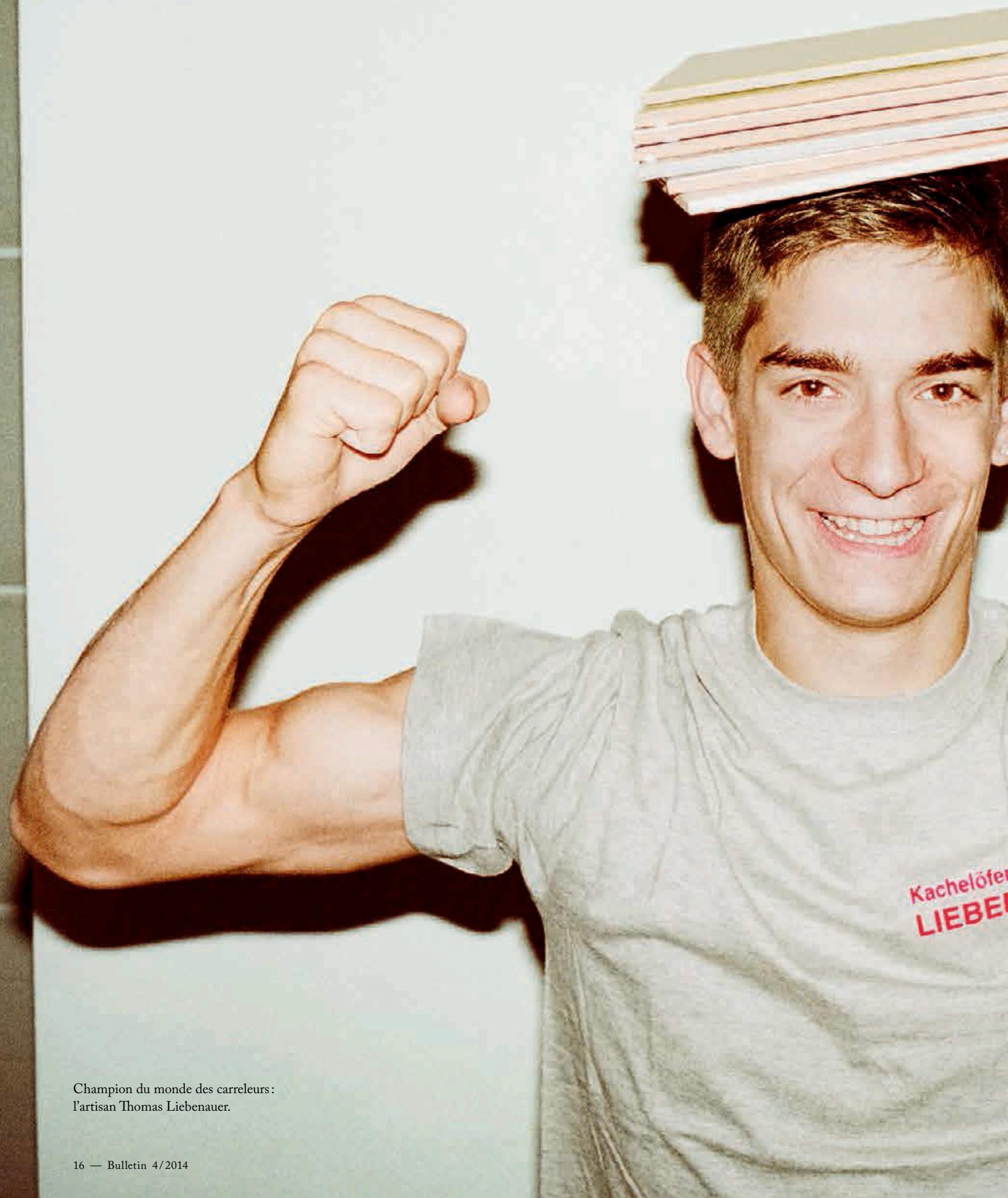
postule auprès de soixante organisations internationales, instituts universitaires, ONG et think tanks dans toute l'Europe. A ces soixante candidatures, il ne reçoit aucune réponse. «Que je me refuse à effectuer un stage non rémunéré n'augmente certainement pas mes chances», dit-il. De son expérience frustrante, Sam Mealy a conclu que le sérieux, la motivation et le sens du labeur n'étaient pas toujours récompensés: «Le rêve américain dont j'ai si souvent entendu parler dans ma jeunesse n'est qu'un mythe. Ce qui compte, ce sont les relations, les amis influents que vos parents connaissent et la réputation de votre famille.»

Au lieu d'une organisation internationale, Sam Mealy travaille pour le prestataire de services Internet Dropbox. Son emploi lui permet de perfectionner ses connaissances en économie et en technologie. Il a récemment bénéficié d'une formation de six mois à San Francisco, ville siège de la société. Mais il n'a pas perdu de vue son objectif professionnel: travailler comme scientifique dans le domaine qui le passionne depuis sa plus tendre enfance, la politique.

*Le Credit Suisse soutient le projet Firefly en tant que sponsor fondateur.
www.project-firefly.com*

Compétitivité, sérieux,
lecture et curiosité
intellectuelle : Sam Mealy,
auteur d'essais primé.





Champion du monde des carreleurs:
l'artisan Thomas Liebenauer.

Thomas Liebenauer

ARTISAN, 22 ANS,
NÉ À JAHRINGS, AUTRICHE



En juillet 2013, Thomas Liebenauer a connu son heure de gloire. Cet été-là, le jeune ouvrier de Jahrings, village de Basse-Autriche, prenait part à une compétition mondiale nommée WorldSkills à Leipzig. Des concurrents de 26 pays s'y affrontaient dans le but de reproduire la Porte de Brandebourg et de l'habiller de carrelage ou «de la carreler», comme dirait Thomas Liebenauer.

Un millier de participants issus de 67 nations et de 50 corps de métier différents avaient fait le voyage pour Leipzig. «Sur les quatre jours de compétition, nous avons travaillé 22 heures en tout. Quand l'arbitre a donné le coup de sifflet final, nous avons dû poser nos outils immédiatement pour que personne n'ait plus de

temps que les autres.» Il importait que le travail soit achevé pendant le temps imparti et, bien sûr, que le résultat soit précis et beau à regarder. Le jeune Autrichien s'exprime par bribes de phrases, dépourvues d'émotion, laissant tout de même transparaître de la fierté pour ce titre de champion du monde. Dans son village et à Zwettl, ville située à sept kilomètres, Thomas Liebenauer est devenu une personnalité. La presse l'a interviewé et a fait son portrait ; la présidente de la Chambre de commerce de Basse-Autriche l'a félicité, ainsi que le président de la Chambre économique de Zwettl. Pour eux, la victoire de Thomas Liebenauer est la preuve de l'immense qualité de l'industrie locale, du caractère compétitif de la formation artisanale et de l'efficacité du système scolaire dual.

Enfant déjà, Thomas Liebenauer savait qu'il serait carreleur dans l'entreprise de son père. «Apprendre à l'école ne m'intéressait pas particulièrement. J'ai toujours aimé le bricolage, je faisais beaucoup de constructions dans le garage avec du bois et d'autres matériaux. Il m'arrivait aussi d'accompagner mon père sur les chantiers. Je préférais être dehors que dans une salle de classe.» Ayant suivi les neuf ans de scolarité obligatoire, il a enfin commencé à travailler dans son domaine de prédilection. Il a passé son examen de maîtrise cette année.

Thomas Liebenauer décrit son quotidien avec le laconisme qui lui est propre : «On se rend tôt sur les chantiers, on travaille, le soir je rentre chez moi, et puis, plus tard, je vais chez mon amie.» Par «on», Thomas Liebenauer fait allusion non seulement à lui-même mais aussi à un apprenti et à son père. Le fait que ce dernier soit aussi son supérieur ne semble jamais lui avoir posé de problème. Thomas Liebenauer est très sportif; football et vélo notamment occupent son temps libre. Il est aussi engagé comme sapeur-pompier volontaire. Parfois, il retrouve des amis autour d'une bière à Zwettl. L'entreprise familiale, composée d'un bâtiment et d'un atelier, compte quatre employés et deux apprentis. «Je dois encore passer l'examen de gestion d'entreprise si jamais je veux pouvoir reprendre l'affaire», explique-t-il. Il reste encore quinze ans avant que son père prenne sa retraite, avant que le meilleur carreleur du monde puisse diriger sa propre entreprise.



«La retraite est devenue une occupation de longue durée bien rémunérée» : le scientifique L. J. Kotlikoff s'exprime sur le système des rentes.

« Nous menons une guerre contre nos propres enfants »

Le célèbre économiste américain Laurence J. Kotlikoff est pessimiste quant aux générations futures : selon lui, elles sont exploitées et pratiquement spoliées. La prévoyance vieillesse et le système de santé seraient désormais impossibles à financer. Pour sauver le monde occidental, il faudrait des réformes radicales et du renoncement.

Interview: Daniel Ammann et Michael Krobath

M. Kotlikoff, vous nous mettez en garde contre un « clash des générations », un conflit générationnel. La situation est-elle si grave ?*

Plus grave que ce que l'on imagine. En fait, ce n'est pas un conflit générationnel, mais une véritable guerre que nous menons contre nos propres enfants. Et le pire, c'est que nous sommes en train de gagner cette guerre.

Une guerre ? C'est une image radicale.
Bien sûr, il n'y a ni char ni obus, mais c'est une guerre des déficits de financement avec une consommation croissante de la part des personnes âgées aux frais des générations à venir. La prévoyance vieillesse en est l'exemple le plus parlant. C'est notre réussite la plus néfaste : la retraite est devenue une occupation de longue durée bien rémunérée. Nous avons voulu contenir nos anciens en leur promettant des sommes toujours plus élevées pour rester en bonne santé et se mettre à l'abri du besoin.

Voilà qui est généreux. Pourquoi alors parler de guerre ?

Nous causons du tort à nos enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Nous les accablons d'énormes dettes publiques pour financer cette générosité. Ces ardoises impayées s'étendent à l'infini. Nos enfants ne seront pas en mesure de les

régler. Et même nous, nous sommes bien loin de pouvoir ou de vouloir les payer.

Quelles en seront les conséquences ?

Nous exploitons les générations futures financièrement. Les jeunes sont pratiquement spoliés sur des décennies. C'est le cas dans mon pays, aux Etats-Unis, mais aussi en Europe occidentale, en Chine et au Japon. Les jeunes ne s'en rendent pas encore compte, mais ils devront payer l'addition. Ils grandissent avec des dettes financières que les futurs gouvernements ne manqueront pas de leur réclamer.

« Les Etats-Unis sont fauchés, et personne n'est au courant. »

Alors, pourquoi personne ne réagit ?

Les jeunes voient les anciens comme leurs parents et leurs grands-parents, alors ils les soutiennent. Mais les personnes âgées ne voient manifestement que des étrangers lorsqu'elles pensent aux plus jeunes. Nous n'agissons pas comme des adultes. Les adultes s'occupent de leurs enfants, pas nous.

Que devrait-on faire ?

Tout d'abord, on devrait reconnaître la gravité de la situation. Lorsque des parti-

culiers ou des entreprises ne peuvent plus payer leurs factures, ils sont en faillite. Et lorsque des pays ne peuvent plus payer leurs factures, ils sont aussi en faillite, même s'ils continuent d'imprimer de la monnaie encore acceptée par d'autres pays.

Vous dites que le monde occidental est en faillite ?

Les Etats-Unis sont fauchés et personne n'est au courant. Le gouvernement américain n'arrive même pas à calculer nos déficits budgétaires à très long terme. Et il ne nous dit pas si ses investissements peuvent couvrir les futurs engagements, explicites et implicites. C'est une comptabilité trafiquée ! Plus grave que les escroqueries de Bernard Madoff avec son système pyramidal ou qu'Enron avec ses falsifications de bilan.

Expliquez-nous brièvement ce que vous entendez par là.

Pour faire simple : le déficit budgétaire est la facture de carte de crédit du gouvernement. C'est la différence entre les recettes que l'on peut attendre dans le futur et toutes les dépenses prévisibles d'un Etat. Le problème, ce ne sont pas les dettes publiques officielles qui sont publiées dans les statistiques. Ce sont les dettes cachées, les promesses de paiement implicites qui sont écartées des livres de comptes du gouvernement en toute connaissance de cause. Si l'on tient compte de ces promesses de paiement implicites en lien avec le système de

*Laurence J. Kotlikoff et Scott Burns: « *The Clash of Generations: Saving Ourselves, Our Kids, and Our Economy* », MIT Press, 2012

rentes et de santé, les Etats-Unis ont un plus grand déficit budgétaire que la Grèce ou l'Espagne, par exemple.

A combien ce déficit se monterait-il ?

Il manque 202 billions de dollars à l'Etat américain pour pouvoir satisfaire, à l'avvenir, à tous les droits qu'il a promis à ses citoyens. Cela correspond à 202 000 milliards, soit douze fois le produit intérieur brut. La plupart des pays industrialisés occidentaux sont confrontés à une situation tout aussi désolante. Nous l'avions également évaluée pour l'Allemagne il y a

« La plupart des systèmes de pension ne sont rien d'autre que des systèmes pyramidaux. »

quelques années, et nous en étions alors arrivés à un déficit de 7 billions d'euros. Les systèmes de pension de la plupart des pays industrialisés ne sont rien d'autre que des systèmes pyramidaux qui fonctionnent depuis déjà des décennies. Ils s'effondreront comme un château de cartes dès que les jeunes ne voudront ou ne pourront plus payer pour les personnes âgées. Au final, ils ne pourront pas payer plus d'impôts que ce qu'ils percevront en salaire.

Votre constat est accablant. Avez-vous des solutions ?

Il n'y a pas de solution indolore. Ces dernières décennies, la consommation par habitant des plus âgés a augmenté de manière dramatique. En 1960, les octogénaires consommaient en moyenne environ un tiers de moins que les trentenaires. Aujourd'hui, c'est 50% de plus. On assiste à une redistribution massive des jeunes, aussi pauvres soient-ils, vers les plus âgés, aussi riches soient-ils. Les raisons de cette augmentation sont les systèmes sociaux et les systèmes de santé, qui ne peuvent plus être financés sur la

durée, ainsi que les exonérations fiscales pour les anciens, qui consomment plus qu'ils ne devraient. Il faut y mettre un terme. Nous devons réduire les droits aux prestations des générations les plus âgées.

Soyez plus concret...

Afin de combler le déficit budgétaire, l'Etat américain devrait dès à présent augmenter les impôts de 57% de manière permanente ou réduire toutes les prestations de 37%. Et les systèmes fiscaux, sanitaires et sociaux doivent être réformés en profondeur et simplifiés. C'est le seul moyen de sauver les Etats-Unis.

Ce sont vraiment de mauvaises nouvelles.

Comment comptez-vous réformer le système ?
Nous devons frapper un grand coup. Je propose de supprimer le système de prévoyance vieillesse existant et de le remplacer par un système dans lequel chacun économiserait sur un « compte de sécurité personnel ». Aux Etats-Unis, nous assistons à une crise de l'épargne. Les baby-boomers, qui atteignent aujourd'hui l'âge de la retraite, ont trop peu économisé au cours de leur vie. L'an dernier, nous n'avons économisé que 2% du PIB. Dans les années 1950, c'était 15%! Avec l'âge, de nombreux baby-boomers dépendront en grande partie de l'assurance sociale.

Comment fonctionnerait ce « compte de sécurité personnel » ?

Tout d'abord, je « gèlerais » le système existant. Tous les engagements cumulés seraient garantis par l'Etat et également remboursés à un moment donné. Chacun devrait alors verser 8% de ses revenus sur son compte de sécurité personnel. L'argent versé serait investi par un ordinateur dans un indice mondial basé sur les actions, les obligations, les emprunts d'Etat et les fonds immobiliers. Il n'y aurait ainsi quasiment pas de frais. Dès qu'une personne atteindrait l'âge de 60-70 ans, l'ordinateur transformerait le capital du compte de sécurité personnel en une pension, selon l'espérance de vie moyenne à ce moment-là. Ce qui est important, c'est que le gouvernement garantirait le capital en le proté-

geant de l'inflation. On percevrait donc au minimum le capital versé, et on aurait également compensé l'inflation.

Quelle somme comptez-vous économiser ainsi ?

Aux Etats-Unis, environ 60 billions de dollars, rien que dans la prévoyance vieillesse.

Impossible sans une réduction massive des prestations. Les jeunes d'aujourd'hui doivent également s'attendre à percevoir beaucoup moins que les personnes âgées d'aujourd'hui ?

Oui, c'est certain. Moins que ce qu'on leur a promis, à tort, et qu'ils n'auraient de toute façon jamais touché.

Les jeunes n'y gagnent rien.

Bien sûr, les jeunes d'aujourd'hui sont lourdement touchés, mais le nouveau système les aidera aussi. Leurs économies seront constituées gratuitement et de manière largement diversifiée sur les marchés mondiaux. Leur capital sera protégé contre la perte de valeur. Mais surtout, ils disposeront d'une prévoyance vieillesse moderne et vraiment durable. >

Laurence J. Kotlikoff, 63 ans, professeur d'économie à l'Université de Boston, est l'un des économistes les plus en vue aux Etats-Unis, connu pour la pertinence de ses opinions. Sous la présidence de Ronald Reagan, dans les années 1980, il a travaillé en tant que senior economist au Comité des conseillers économiques du président. Il fut reconnu au niveau international grâce à la comptabilité générationnelle qu'il contribua à développer au début des années 1990 : ce « bilan intergénérationnel » tient compte de tous les engagements de paiement actuels et futurs d'un Etat, c'est-à-dire, outre les dépenses publiques explicites, les dettes publiques implicites, notamment celles issues des assurances sociales. L. J. Kotlikoff rédige des chroniques et des blogs dans le « Financial Times », le « New York Times » et à l'agence « Bloomberg ».



«Il n'y a pas de solution indolore» : l'économiste L.J. Kotlikoff.

Comment pensez-vous rassembler une majorité politique pour ce type de réforme qui contraint tout le monde au renoncement ? Les anciens, notamment, n'agiront pas contre leurs intérêts.

Pourquoi ne pas donner un double droit de vote aux jeunes de moins de 35 ans ? Ils pourraient ainsi également voter pour les individus qui ne sont pas encore nés.

Vous seriez encore plus radical, non ?
Lors du symposium de Saint-Gall, on m'a demandé : « Devons-nous alors supprimer le droit de vote aux anciens ? » Le public a répondu non. Mais ma réponse est bien oui !

Cela n'augmente guère les chances de vos propositions de réforme.

Nous devons également en appeler à l'intérêt personnel des citoyens qui ont aujourd'hui 45, 50 et 55 ans. Ils sont aussi les victimes de ce système.

« Et laissez tomber les politiques ! Ils ont tout fichu en l'air. »

Pensez-vous que les politiques soient prêts à adopter de nouvelles solutions ?

Non, il est déjà trop tard. Ils auraient dû réaliser cela il y a trente ou quarante ans. Pour moi, ni les républicains ni les démocrates ne prendront les mesures nécessaires. Thomas Jefferson, qui est admiré tout autant par les deux bords politiques, écrivait déjà il y a 200 ans : « En dépensant de l'argent qui devra être remboursé par la postérité, au nom du financement, on escroque les générations futures. »

Lorsque les jeunes prendront conscience de la gravité de la situation, cela conduira-t-il à des troubles sociaux ?

(Soupir) Oui, je crois. Le problème va aller croissant.

Qu'est-ce qui a changé chez vous, personnellement, depuis que vous travaillez sur ce sujet ?

L'idée de prendre ma retraite. Et je me fais davantage de souci pour mes deux fils.

Quel âge ont-ils ?

Ils ont 16 et 23 ans.

Quelles sont vos inquiétudes ?

J'entends tellement de témoignages sur de jeunes diplômés qui sortent des meilleures universités, comme Harvard, et ne trouvent pas de travail. Le fils d'un couple d'amis a son diplôme d'économie de Yale depuis un an ; il est intelligent et au chômage depuis un an, bien qu'il ait envoyé des dizaines de candidatures. Il y a dix ans, on lui aurait aussitôt proposé un emploi à 100 000 dollars.

Mais alors, les jeunes doivent-ils continuer à faire des études ?

Je serais surtout très réticent à l'idée de m'endetter. Je solliciterais d'abord mes parents, mes grands-parents, mes oncles et mes tantes. Mon objectif était de conduire mes enfants au diplôme sans aucune dette. En tant que professeur à Boston, je gagne plutôt bien, certes, mais mon mode de vie n'est pas très différent de celui des familles de classe moyenne. J'ai toujours tenu à dépenser mes revenus dans l'éducation de mes enfants.

Que recommanderiez-vous aux jeunes ?

Ne vous endettez pas ! Soyez des acteurs politiques ! Aux Etats-Unis, il y a l'American Association for Retired People, un groupe de pression de bénéficiaires de rentes. Ce qu'il nous faudrait, c'est une « Association for Young People », qui lutterait pour plus de justice entre les générations. Et laissez tomber les politiques ! Ils ont tout fichu en l'air.

Et que recommandez-vous aux jeunes, de manière plus personnelle ?

Les jeunes doivent savoir que l'augmentation des impôts, qui est nécessaire, et les réductions des dépenses les toucheront durement. Dans le pire des cas, ils devraient même envisager de partir travailler à l'étranger. Et je dis cela en tant que patriote qui préfère rester aux Etats-Unis pour résoudre les problèmes.

Comment préparez-vous vos fils à cette catastrophe ?

J'économise pour eux.

Au cœur de la crise, il reste encore et toujours la famille.

C'est vrai. Ma compagne a une fille qui a eu son diplôme dans une bonne école de Boston. Elle gagne 50 000 dollars par an et vit à New York. Là-bas, c'est peu. Elle nous a rendu visite récemment et elle était désespérée. Elle doit encore rembourser son prêt étudiant, et ses revenus ne lui suffisent pas. Sa mère a décidé de reprendre son emprunt à son compte. Cet exemple illustre bien la pression que subissent les jeunes aujourd'hui.

Assiste-t-on à la fin des classes moyennes ?

La classe moyenne américaine est vouée à disparaître. Autrefois, nous portions le rêve américain aux nues, pensant que nos enfants auraient une meilleure vie que nous. Ce rêve américain se transforme en cauchemar. C'est une catastrophe prévisible, mais nous ne faisons pas ce qu'il faut pour l'empêcher. C'est dramatique et irresponsable. □

Argent: ce que l'on NE SAIT PAS

Selon la dernière étude PISA, la culture financière des jeunes, autrement dit leurs connaissances en matière de finances et d'économie, est étonnamment faible. Et celle des adultes n'est guère meilleure.

Par Sandro Benini

«Supposons qu'une personne paye 15% d'intérêt par an pour un crédit de 8 000 francs. Un autre organisme financier lui propose un prêt de 10 000 francs sur une période plus longue à un taux d'intérêt de 13%. Outre le fait que l'emprunteur peut rembourser d'un seul coup le premier emprunt avec l'argent du deuxième, citez deux autres avantages du nouveau crédit.»

Ce problème fait partie des questions les plus difficiles du test auquel l'OCDE a soumis des jeunes de 15 ans dans 18 pays pour évaluer leurs connaissances financières, leur culture financière en jargon de spécialistes, pour son étude PISA 2012. La bonne réponse était: les intérêts sont plus faibles, et l'emprunteur a plus d'argent disponible. Cela paraît facile et pourtant, seul un jeune sur dix en moyenne a su répondre correctement.

Les Chinois en tête

15% des jeunes ne dépassent pas le deuxième niveau de difficulté sur les cinq que compte le test, à savoir retrouver par exemple le montant des frais d'expédition à partir d'une facture. En tête, on trouve les jeunes Chinois. En bas du tableau, les Colombiens et les jeunes du sud de l'Italie. Les Etats-Unis ont des résultats inférieurs à la moyenne de l'OCDE. Il n'est guère surprenant que les enfants issus de milieux socio-économiques favorisés et possédant un

compte en banque obtiennent de bons résultats, alors que seule l'Italie affiche une différence significative entre les sexes (les garçons sont meilleurs que les filles). Un bon niveau en mathématiques contribue globalement à une meilleure culture financière, mais la corrélation n'est pas la même dans tous les pays. Le PIB par habitant n'a par contre qu'une faible influence sur les connaissances des jeunes.

De nombreuses autres études mettent en évidence l'existence d'un «analphabetisme financier» chez les jeunes comme chez les adultes. Ainsi, selon une analyse du Center for Economic and Entrepreneurial Literacy (CEEL) de 2009, un nombre important d'Américains est incapable de répondre à des questions simples sur le crédit, les intérêts et des notions économiques élémentaires. Même des termes comme «l'indice Dow Jones» n'étaient connus que de 53% des personnes interrogées. Ce n'est pas un hasard si l'étude a été réalisée au plus fort de la crise financière et économique mondiale. Cependant, la plus grave récession depuis 2009 a fait prendre conscience aux écoles, aux administrations et aux politiques des lacunes en matière de finances d'une grande partie de la population. Aux Etats-Unis, avril a donc été déclaré «mois de la culture financière». Pendant cette période, des projets sont présentés pour améliorer les compétences des élèves. Comme déjà indiqué, les >

Aflatoun

Fondé en 2005 à Amsterdam, Aflatoun est présent dans 105 pays à travers un réseau de 150 ONG. Son objectif est d'encourager l'éducation des enfants et des jeunes dans le monde entier, en particulier leurs compétences financières et sociales. Aflatoun promeut l'esprit d'entreprise: les jeunes épargnent eux-mêmes ou encouragent les autres à épargner et exploitent de nouvelles sources de revenus (voir exemples page suivante). Aflatoun en chiffres:

- **Pays participants:** 105
- **Nombre d'enfants touchés (2013):** env. 2,35 millions
- **Ecoles et établissements participants:** 27347
- **Coût annuel / enfant:** 7,40 €

Site web: aflatoun.org

Twitter: [@Aflatoun](https://twitter.com/Aflatoun)

L'initiative mondiale pour l'éducation du Credit Suisse existe depuis plus de cinq ans. En 2014, un nouveau programme portant sur l'éducation financière des filles a été lancé en collaboration avec Plan International et Aflatoun. Des projets communs sont menés au Brésil, en Chine, en Inde et au Rwanda.
credit-suisse.com/aflatoun



Ivonne, 12 ans, Equateur
Productrice de chocolat

«Avec Aflatoun, j'ai appris qu'on peut créer un commerce même avec très peu d'argent. Maintenant, je fabrique des chocolats avec ma mère après l'école et je les vends. Je recycle aussi des bouteilles en plastique. Cela me permet d'épargner de l'argent pour mon commerce, qui s'appelle «La boutique de chocolats d'Ivonne». Je voudrais utiliser l'argent que je gagne pour payer mes études. Et j'ouvre aussi mon premier compte d'épargne.»



Salah, 12 ans, Soudan (centre)
Propriétaire de chèvres

«L'année dernière, j'ai reçu un livret d'épargne pour m'aider à mieux gérer mon argent. A la fin de l'année, j'avais déjà épargné onze francs! J'ai décidé d'acheter une chèvre. Mon père m'a donné un peu d'argent en plus pour avoir assez. Maintenant, mes deux frères, ma sœur et moi buvons le lait de la chèvre. Et elle a eu un petit! J'espère pouvoir un jour vendre beaucoup de chèvres et gagner ainsi de l'argent pour subvenir aux besoins élémentaires de ma famille.»



Lynette, 12 ans, Ouganda
Future banquière

«Etre l'aînée a ses bons comme ses mauvais côtés. J'apprécie d'être respectée par mes frères et sœurs, mais j'ai aussi des responsabilités. Ma mère compte sur moi pour m'occuper d'eux quand elle n'est pas là. En parlant de responsabilités: si j'avais un compte d'épargne dans une banque, je devrais aller loin pour faire des dépôts à la succursale la plus proche. C'est beaucoup plus facile d'épargner avec le club Aflatoun de l'école. Je dois juste aller voir le professeur, noter le montant dans le livret d'épargne et je peux retirer de l'argent. Un jour, je voudrais créer ma propre banque, avec des agences dans les villages pour montrer aux enfants comment épargner. Ensuite, ils pourraient acheter des livres et des crayons.»



Amy, 14 ans, Indonésie (à g.)
Créatrice de tulipes en papier

«Je m'appelle Amy. J'ai 14 ans et je suis en 8^e. Plus tard, je voudrais étudier la psychologie. Je fabrique de jolies tulipes en papier recyclé. Ensuite, je les mets dans une boîte et je fais du porte-à-porte dans le voisinage avec mon amie Lia pour les vendre. Parfois, elle m'aide aussi à fabriquer des tulipes et pour la remercier, je lui offre un repas ou un snack. Je peux gagner jusqu'à quatre francs en une semaine et j'ai déjà épargné presque 40 francs. Je ne suis pas encore satisfaite de mes revenus. J'ai un petit frère de sept ans et je voudrais aider à payer sa scolarité.»

Etats-Unis ont aussi obtenu au test PISA 2012 des résultats inférieurs à la moyenne réalisée par les 13 pays de l'OCDE ayant participé.

Suisse : pas de finances au PISA

D'après une étude de l'EFAMA (Association européenne de la gestion financière), la culture financière de la population suisse serait relativement élevée, et pourtant la Suisse a décidé de ne pas soumettre ses élèves à la partie finances du test PISA, arguant que son enseignement serait encore trop peu ancré dans les plans d'études cantonaux. La Banque nationale suisse et économiesuisse ont critiqué cette décision et demandent que l'enseignement de la finance soit renforcé. La Suisse devrait cependant encore laisser de côté la partie sur la culture financière lors de la prochaine étude PISA en 2015. □

Sandro Benini est journaliste. Il écrit entre autres pour le «Tages-Anzeiger» en Amérique du Sud et vit à Mexico City.

Ce qui nous fait...

Un quiz pour les élèves (et leurs parents) sur les dettes, les intérêts, les obligations et d'autres questions d'argent.

1. Qu'entend-on par «conjoncture» ?

- (A) L'évolution de la valeur d'un placement financier
- (B) L'augmentation du niveau global des prix
- (C) Les fluctuations d'une économie

2. Parmi les objets suivants, lesquels sont complémentaires ?

- (A) Le téléphone fixe et le téléphone mobile
- (B) Le stylo et le crayon
- (C) La lampe et l'ampoule

4. Quel type de placement protège le mieux de l'inflation ?

- (A) Les espèces
- (B) Le compte d'épargne
- (C) Les obligations à revenu fixe
- (D) L'immobilier et l'or

5. Pierre a 4 000 francs sur un compte d'épargne. Le taux d'intérêt s'élève à 4% et le taux d'inflation, à 3%. Quel rendement réel a-t-il obtenu sur son compte l'année dernière ?

- (A) 1%
- (B) 7%
- (C) 160 francs
- (D) 12%

Les questions ont été élaborées par Iconomix, la plate-forme de formation de la BNS, et s'adressent à des élèves du degré secondaire II (école secondaire supérieure ou école professionnelle).

6. L'obligation A offre un rendement supérieur à l'obligation B. Quelle affirmation est la plus correcte ?

- (A) Les deux obligations présentent le même niveau de risque.
- (B) L'obligation A présente un niveau de risque plus élevé que l'obligation B.
- (C) L'obligation A présente un niveau de risque moins élevé que l'obligation B.

7. Comment évolue le prix d'une obligation lorsque le niveau général des taux d'intérêt diminue ?

- (A) Il diminue
- (B) Il augmente
- (C) Il reste le même

8. Madame Meyer a 100 francs sur son compte d'épargne, avec un taux d'intérêt de 4%. Combien d'argent aura-t-elle sur ce compte cinq ans plus tard (s'il n'est soumis à aucun frais) ?

- (A) Un peu plus de 120 francs
- (B) Exactement 120 francs
- (C) Un peu moins de 120 francs

9. A quel taux d'intérêt un avoir sur un compte aura-t-il doublé au bout de 10 ans environ ?

- (A) 2%
- (B) 7%
- (C) 10%
- (D) 15%

10. Quel montant maximal peut-on obtenir avec 1 000 francs dans le processus de création monétaire si une banque doit résERVER 5% de ce montant et remet le reste en circulation ?

- (A) 995 francs
- (B) 1 050 francs
- (C) 5 000 francs
- (D) 20 000 francs

Réponses:
1C, 2C, 3B, 4D, 5A,
6B, 7B, 8A, 9B, 10D

Programmer au féminin

Les jeunes femmes peuvent tout à fait s'enthousiasmer pour la programmation, à condition d'y être amenées par les bons jeux. Une méthode qui a fait ses preuves pour notre auteur.

Nitasha Tiku

Je suis la fille d'immigrés indiens aux Etats-Unis. Comme tous les enfants bengalis, après le dîner, je devais apprendre les tables de multiplication par cœur, mémoriser du vocabulaire et étudier des cartes géographiques. Avec plus ou moins de succès.

J'ai été beaucoup plus efficace sur la piste de Carmen Sandiego. C'était une voleuse hors pair, que je poursuivais dans mon jeu vidéo préféré, «A la poursuite de Carmen Sandiego dans le monde». Le bureau de détectives virtuel me donnait des indices, par exemple la devise du pays ou un emblème. A sept ans, je savais que la monnaie en vigueur en Islande était la couronne islandaise sans pouvoir dire où se trouvait ce pays. Mon engouement précoce pour les jeux vidéo m'a conduite à devenir journaliste spécialisée dans la technologie.

L'une des caractéristiques du système éducatif aux Etats-Unis, c'est son attachement à enseigner aux écoliers la programmation parallèlement à la lecture, à l'écriture et aux mathématiques. Ces efforts sont financés par l'ONG Code.org et par des mécènes réputés comme Amazon, Google, Bill Gates et Mark Zuckerberg. A ce jour, 20 000 enseignants ont repris le programme de Code.org.

Les différences de genre sont probablement le plus grand défi en matière de promotion de la relève informatique. Tous les ans, les lycéens américains peuvent passer des tests de pré-qualification pour avoir des chances d'être admis à l'université. A peine un cinquième des participants au test de sciences informatiques

étaient des filles. Dans trois Etats, aucune n'a réussi le test. Et tandis qu'en 1984, 36% des diplômés en informatique étaient des femmes, en 2013 ce taux a chuté à 14%. Quid du monde professionnel? Chez Google, 17% du personnel technique est féminin.

Y aurait-il une prééminence masculine sur le monde informatique? Natalie Rusk, du Media Lab du Massachusetts Institute of Technology (MIT), s'est penchée sur la question. Elle a participé au développement de la plate-forme open source Scratch, qui permet aux enfants de programmer des jeux et des animations. D'après elle, les deux prochaines années seront décisives pour voir si l'écart hommes/femmes se réduit. C'est l'objectif affiché.

Les garçons combattent les zombies, les filles créent des mondes fantastiques

Un changement de paradigme est en cours: plutôt que de chercher comment enthousiasmer les filles pour une technologie qui ne les intéresse manifestement pas, il faut regarder ce qu'elles ont déjà sur leur écran. De nombreux pédagogues pensent que les jeux vidéo pourraient être une solution pour leur donner goût à la programmation et accroître les effectifs dans les disciplines et les cursus technologiques. «Nous devons aller chercher les filles là où elles se trouvent», déclare Reshma Saujani, fondatrice de l'ONG «Girls Who Code».

Stephen Foster, l'un des fondateurs de l'organisme ThoughtSTEM, basé à San Diego, qui enseigne la programmation aux

Des maths pour le Brésil

Grâce à l'accent mis sur l'enseignement des sciences naturelles, les élèves brésiliens du secondaire devraient faire des progrès. La croissance attendue au Brésil au XXI^e siècle fait courir le risque que certains écoliers, notamment dans le système scolaire public, restent à la traîne. Bien que les taux de croissance actuels soient bas, la demande d'ingénieurs et de techniciens qualifiés augmente toujours. Toutefois, le système scolaire est en péril, le Brésil occupant toujours les derniers rangs dans les enquêtes PISA. Dans la catégorie «compétence mathématique», les résultats étaient plus mauvais que ceux des écoliers albanais, monténégrins ou kazakhs (2012).

Le programme STEM Brasil de Worldfund vise à soutenir les professeurs de sciences naturelles et de mathématiques des lycées publics, qui en contrepartie motivent les étudiants pour embrasser des carrières dans les domaines économiques critiques STEM («Science, Technology, Engineering and Mathematics», en français: sciences, technologie, ingénierie et mathématiques).

Une action vigoureuse est menée dans les lycées. STEM Brasil y propose un cursus sur deux ans de plus de 180 heures développé par Worldfund. A ce jour, 1 700 professeurs de sciences naturelles et de mathématiques ont suivi ou sont en train de suivre cette formation. Près de 110 000 écoliers bénéficient de ce programme.

Site web: worldfund.org/en/programs/stem-brasil

Dans le cadre de son initiative pour l'éducation, le Credit Suisse soutient l'organisation partenaire Worldfund et son programme STEM au Brésil. credit-suisse.com/worldfund



100 millions d'utilisateurs enregistrés : le jeu en 3D «Minecraft» (illustration) plaît à un nombre croissant de jeunes filles.

enfants dans le cadre de programmes périscolaires et de camps d'été, a également identifié des différences de genre. « Nous accueillons constamment des écoliers portant des t-shirts à l'effigie de Minecraft, explique-t-il. Partant de ce constat, nous nous sommes dit : ‘Ces enfants savent peut-être quelque chose que nous ignorons.’ »

Le jeu vidéo Minecraft ressemble à un conte de fées en 3D extrait d'une matrice qui s'exprime sous forme de blocs. Le fait que les joueurs puissent programmer eux-mêmes des « mods », soit des contenus, des mondes et des personnages, est l'une des causes du succès de Minecraft. C'est précisément là que Stephen Foster a constaté les différences les plus frappantes. Les garçons jouent et programment plus volontiers en « mode survie ». Ils combattent les zombies, tandis que les filles préfèrent le « mode créatif », qui permet de construire une maison, un village ou tout un monde fantastique.

Malgré un soutien financier se chiffrant en millions et l'encouragement du président Obama, Code.org ne s'est toujours pas véritablement imposée. En

revanche, Minecraft, oui. Le jeu compte 100 millions d'utilisateurs enregistrés. Lady Gaga elle-même a tourné au mois de mars dernier un clip ayant pour thème ce jeu. Natalie Rusk salue ce succès : « Le phénomène Minecraft nous réjouit. Au départ, le jeu semblait intéresser davantage les garçons, mais à présent les filles s'y mettent aussi. »

Il y a deux mois, une centaine d'écoliers se trouvaient sur la liste d'attente pour la première leçon Minecraft proposée par ThoughtSTEM. « Je dirais presque que les filles étaient plus nombreuses que les garçons, déclare Stephen Foster. Toutes ces jeunes filles qui jouent à Minecraft sont susceptibles d'apprendre la programmation et l'ignorent encore ! »

Jobs, Gates, Zuckerberg – où sont les modèles féminins ?

L'absence d'icônes féminines représente un obstacle pour l'encouragement de la relève informatique. Steve Jobs, Bill Gates, Mark Zuckerberg et les « entrepreneurs de garage » des films hollywoodiens sont tous des hommes. Rebecca Feldman, élève de 5^e dans le Queens, m'a parlé de son ex-

périence démotivante en cours de robotique. « J'étais l'une des deux filles de la classe, raconte-t-elle. Nous devions nous débrouiller seules. »

Ses parents ont ensuite entendu parler de CoderDojo, une ONG qui enseigne gratuitement la programmation aux enfants. Rebecca Garcia, la cofondatrice de CoderDojo NYC, 23 ans, s'est dirigée vers la programmation grâce à son obsession pour le jeu d'élevage virtuel Neopets. Neopets est surtout apprécié par les filles, qui peuvent concevoir leur propre animation à l'aide des langages HTML et CSS.

Rebecca Garcia est devenue le mentor de la petite Rebecca. A la fin de la première leçon, celle-ci a couru vers ses parents pour leur dire : « La programmation me plaît vraiment. Est-ce que c'est aussi un métier ? » □

Nitasha Tiku est journaliste spécialisée dans la technologie. Ses articles sont publiés notamment dans le magazine économique « Inc. », sur la plate-forme technologique Valleywag et dans le « New York Times ». Twitter : @nitashatiku
© The New York Times

Tenir le rythme de l'Asie



Hong Kong vu d'en haut:
photo prise depuis Victoria Peak.

L'Europe stagne, vieillit et se perd en débats. L'Amérique gère ses richesses, inégalement réparties. Mais l'Asie s'envole. Visite à Hong Kong, où est décerné le MBA le plus exigeant d'Asie. C'est ici que les élites de demain se préparent à leurs futures fonctions.

Par Philipp Mattheis (texte) et Justin Jin (photos)





«Performances, expérience et nationalité»:
Sean O. Ferguson, directeur du MBA.

Un vent frais venant de Victoria Peak, le point le plus haut de Hong Kong, souffle sur la terrasse d'un bâtiment de 21 étages du quartier de Soho, et chasse l'air chaud et humide. Derrière les gratte-ciel, le soleil disparaît dans la mer. En bas, des voitures klaxonnent, les climatisations tournent à plein régime, les gens parlent anglais, cantonais, mandarin ou hindi. Mais ici, dans les hauteurs, tous ces bruits se confondent en un seul. Sur les tables se trouvent des tapas, un groupe de jeunes gens prennent un verre de vin blanc. Le crépuscule masque leur fatigue.

Le Grec Ted Milonas évoque les derniers résultats de la Chine : 7,4% de croissance au 1^{er} trimestre, c'est énorme. Mais peut-on croire les chiffres ? Depuis peu, la consommation de diesel stagne, alors qu'elle est liée à la croissance, explique Ted, qui a travaillé dans ce secteur. La Chinoise Jessie Zhang rétorque que le travail au noir est très répandu en Chine, et qu'il est absent des statistiques. Selon elle, la croissance serait encore plus importante.

Yuan Lee Chung, de Malaisie, demande si quelqu'un est déjà allé à New York : c'est là qu'en septembre elle commencera son programme d'échange, à l'Université Columbia. Jessie est sur le

départ. Elle doit s'occuper de son bébé, mais veut d'abord passer au bureau afin d'envoyer quelques e-mails. Les autres trinquent, et le tintement des verres rappelle quelque chose qu'on ne retrouve que chez les enfants et peut-être les jeunes diplômés : un optimisme à toute épreuve.

Après le premier verre, une partie du groupe retourne au travail. La plupart y resteront jusqu'à minuit, les autres plus tard. «Cinq heures, dit Ted, c'est ma moyenne de sommeil de l'année dernière.» Naynah Haruray, sa camarade indienne, rit. «Cinq heures ? Tu dors comme un loir, toi !»

Quelle que soit la prestigieuse université qui propose un MBA, ces études constituent toujours un véritable marathon intellectuel. Mais la Hong Kong University of Science and Technology (HKUST) est encore plus exigeante. Pour passer son MBA en 16 mois, il faut être prêt à dépasser ses limites et à investir 93 500 dollars US, pour les frais scolaires ainsi que pour les coûts de logement et de la vie. Pour cela, beaucoup ont renoncé à un travail bien payé. En moyenne, les étudiants en MBA ont 30 ans et revendiquent six ans d'expérience professionnelle. Personne ne doute que ces efforts en valent la peine. Car si les économies européenne et américaine ont connu des ratés ces dernières années, la croissance explose en Asie. Particulièrement en République populaire de Chine, mais également sur d'autres marchés géants comme l'Indonésie, l'Inde, le Vietnam ou la Malaisie.

Ted a soif de grandeur

La plupart des étudiants ont quitté leur pays d'origine afin de démarrer une nouvelle vie en Extrême-Orient. Le semestre à la HKUST vient de se terminer. Ted, Naynah, Yuan Lee, Jessie et Harry commencent maintenant leur stage, partie intégrante de leur cursus, au sein de banques d'investissement, d'assurances, de conseil aux entreprises, etc.

Ted Milonas a 26 ans. Il a étudié en Grèce et a quitté une bonne place à Athènes, dans l'investissement. Mais «en Europe, je ne voyais plus vraiment de perspectives pour moi», déplore-t-il.





« Cinq heures, c'est ma moyenne de sommeil pour l'année dernière. »

Ted Milonas: ce jeune Grec travaillait dans les investissements. Il étudie désormais en Asie, « où la croissance est partout ».

J'ai pensé partir pour les Etats-Unis et travailler très dur. Ou bien m'installer en Asie, où la croissance est partout. » Il a commencé à apprendre le mandarin et à rechercher des MBA. Il s'est alors décidé pour des études à Hong Kong.

Il reste difficile de trouver du personnel qualifié en Chine. De nombreuses entreprises occidentales installées en Chine se plaignent de l'augmentation des salaires, du manque de formation et de la forte rotation des employés locaux. Les employés occidentaux qui parlent mandarin sont donc très recherchés. Et ceux qui disposent d'un MBA de la HKUST sont généralement embauchés dès la fin de leur stage. Ted gesticule et parle avec les mains, comme s'il avait trop d'énergie dans le corps. « Ici, tout le monde est très motivé, dit-il. C'est enivrant. »

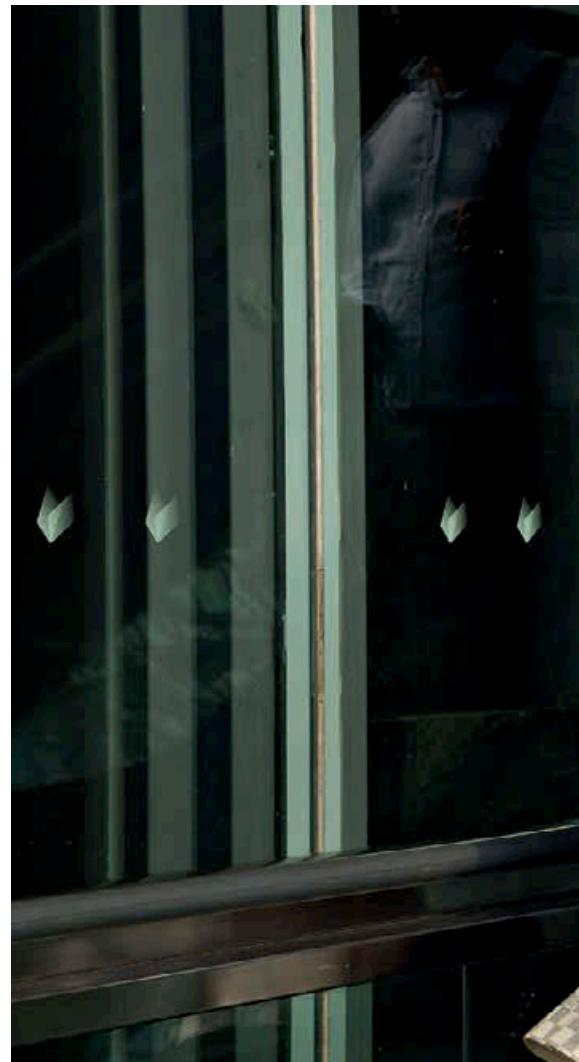
Pour aller de cette terrasse au centre de Hong Kong, où ces étudiants du MBA se rencontrent chaque semaine, à leur école, il faut compter environ 45 minutes en transports publics. On prend d'abord le métro, avec quelques stations sur l'île de Hong Kong, puis on passe sous la mer pour rejoindre le Kowloon, la partie continentale de la ville. Depuis la station Hang Hau, il faut encore dix minutes en bus ou en taxi jusqu'à Clearwater Bay. Palmes, lianes et hibiscus s'étendent sur le bas-côté, entre les roches. Des nuages d'orage pointent sur les petites îles en direction de l'école. Le mois de juillet marque la saison des pluies. A Hong Kong, l'espace est rare et précieux, et l'université est construite en paliers sur le versant d'une falaise.

Le meilleur MBA d'Asie

Le directeur du MBA, Sean O. Ferguson, énumère avec son fort accent texan les avantages de l'école: meilleur MBA d'Asie, parmi les dix meilleurs du monde, 95% des étudiants trouvent un travail dans les trois mois suivant leur diplôme, 88% travaillent ensuite en Asie, gagnent en moyenne 82 000 dollars US la première année et 153% de plus trois ans plus tard. Par rapport à son coût, le HKUST affiche ainsi le « rendement » le plus élevé au monde. Sur les 500 étudiants qui postulent chaque année, >



«Un morceau de papier importe peu dans un marché en évolution constante» : le professeur Stephen Nason dans une salle de l'université.



seuls 100 sont retenus. «Nos critères de sélection reposent sur les performances universitaires, l'expérience professionnelle et la nationalité, explique Sean Ferguson. Nous attachons beaucoup d'importance à trouver un équilibre dans la diversité de nos étudiants.» Ceux-ci sont préparés à gérer les différences culturelles dans leur vie professionnelle. 15% des élèves viennent d'Amérique du Nord, 31% d'Europe, 18% de Chine et de Hong Kong, 32% d'autres pays d'Asie et 4% du reste du monde.

La charge de travail est élevée. «Pour chaque heure de cours, comptez trois heures de préparation», explique M. Ferguson. Avec au minimum 12 heures de cours, cela donne donc 48 heures de travail par semaine. Sans compter les travaux de groupe, les visites en entreprise, les exposés et le développement



88% des diplômés du MBA travaillent par la suite en Asie, gagnent en moyenne 82 000 dollars la première année et 153% de plus trois ans plus tard. Bâtiment principal du HKUST.



«Tout est axé sur la croissance, mais on manque d'employés qualifiés.»

Jessie Zhang: cette Chinoise de 32 ans est une jeune mère. Elle a travaillé dans le secteur informatique en plein boom et souhaite désormais changer pour l'investissement bancaire.

Hong Kong

La région administrative spéciale de la République populaire de Chine devient colonie britannique en 1843. En 1997, elle quitte l'«Empire». L'économie de marché, quant à elle, a été conservée.



Habitants: 7 234 000

Impôt sur le revenu: 15%

Taux de chômage: 3,2% (2013)

PIB: 274,01 mrd USD

Sources : Tradingeconomics, Hong Kong Economy

du réseau. On sacrifie donc ses heures de sommeil.

Peu de paperasse

Un des grands avantages de Hong Kong est sa bureaucratie allégée: créer une entreprise ne prend pas plus d'une semaine. La déclaration fiscale tient dans un mouchoir de poche: 15% pour tout le monde. Hong Kong serait la ville la plus économiquement favorable du monde. Il n'existe pas de taxe d'exportation ni d'importation.

La Chine protégeant encore largement son système financier, Hong Kong est resté le centre financier international de la région, même après avoir quitté le Commonwealth en 1997. La ville est la porte d'accès aux marchés asiatiques comme le Japon: cet Etat insulaire de près de 130 millions d'habitants, qui lutte depuis des décennies contre la récession,

pourrait profiter davantage de la croissance de la Chine. Cela concerne surtout les entreprises automobiles japonaises, qui placent de grands espoirs dans la classe moyenne chinoise croissante et avide de consommation, et qui ouvrent de nouveaux sites de production en Chine.

Ou comme la Malaisie: avec ses 4% ou 5% de croissance, ce pays n'égale pas la Chine, mais il attire les investisseurs grâce à sa stabilité politique et à sa sécurité juridique. Ou Taïwan, avec son niveau de formation élevé et ses PME hautement spécialisées avec un bon réseau. Ou encore le Vietnam, qui offre aux entreprises une alternative aux usines de production en Chine, où les salaires de la main-d'œuvre augmentent.

Du thé vert chez Starbucks

Pourtant, la HKUST axe le programme de son MBA sur la Chine. «La Chine demeure pour l'instant le plus grand marché d'Asie», affirme le directeur du MBA. C'est la raison pour laquelle nous proposons un cours intitulé «Business in China», ainsi que de nombreuses études de cas portant sur des exemples d'entreprises du continent.» Car même pour les insulaires Hongkongais, le continent reste un colosse inconnu et suspect. De nombreuses banques de Hong Kong parlent avec respect de ce géant du Nord, mais elles n'y ont elles-mêmes jamais mis les pieds.

Afin de combler ces lacunes, les PDG viennent à l'école raconter leur expérience au sein du plus grand marché en croissance. Des exemples illustrent la théorie: les Chinois ne boivent pas de café. Pourtant, la chaîne Starbucks a couvert la Chine de milliers de filiales et propose des boissons à base de thé vert. Le fournisseur allemand Media Markt, quant à lui, a dû se retirer du marché: les Chinois sont les champions du monde des achats en ligne. De nombreux clients se sont certes rendus dans la filiale de Shanghai, mais ont préféré commander pour moins cher sur leur site de vente en ligne préféré, Taobao.

Le cours «Marketing in China» s'intéresse à la culture de consommation du pays. Si les Chinois considèrent les >

produits occidentaux comme de meilleure qualité que les leurs, les nouveaux acheteurs apprécient beaucoup le commerce en ligne et réagissent promptement : les entreprises étrangères dont les produits présentent des défauts sont montrées du doigt sur Internet. Celles qui ne sont pas suffisamment actives sur les réseaux sociaux, comme Weibo et Weixin, courrent le risque d'une véritable campagne de dénigrement, comme cela est déjà arrivé à Apple, aux appareils ménagers Bosch Siemens ou à Kentucky Fried Chicken.

Du village de pêcheurs à la mégapole

Pour se faire une idée de la croissance fulgurante de la Chine, il suffit de passer la frontière en métro. Shenzhen commence directement derrière la frontière. Lorsque Deng Xiaoping, l'ancien dirigeant du Parti, a entamé les réformes économiques post-Mao il y a trente-cinq ans, Shenzhen était un village de pêcheurs de quelques milliers d'habitants. Aujourd'hui, cette ville-modèle compte 14 millions de personnes, et 10 autres villes dans un rayon de 200 km regroupent des millions d'habitants. Au total, plus de 60 millions de personnes vivent dans le delta de la rivière des Perles et gagnent environ autant que la population de la Corée du Sud.

Jessie Zhang vient de Chine. Cette Shanghaienne travaille depuis quelques années au sein d'un cabinet informatique. Ce secteur est en plein boom en Chine. « Tout tourne autour de la croissance, dit-elle, mais on manque d'employés qualifiés. » Ainsi, Jessie s'est vu confier des projets pour lesquels elle était peu préparée. Si de plus en plus de jeunes étudient en Chine, peu d'entre eux ont une expérience pratique. Après les études, les salaires de départ sont de 5 000 renminbis, soit 700 francs suisses, ce qui est faible, même en Chine. Cela réduit la fidélité à l'entreprise : la plupart des Chinois changent de poste rapidement, s'ils peuvent gagner 5% de plus chez un concurrent ou réduire leurs trajets quotidiens. En Chine, la protection contre le licenciement et les préavis n'existent presque pas.

Comprendre la Chine

Stephen Nason est l'un des professeurs de la HKUST qui prépare les étudiants au géant qu'est la Chine, souvent sous-estimée sur le plan culturel. Son cours sur les techniques de négociation est très apprécié. A l'aide de différentes simulations, ce Californien prépare les étudiants à conclure un contrat. « Un morceau de papier importe peu dans un marché en évolution constante », affirme-t-il. De nombreux Chinois n'apprécient guère de se fixer contractuellement à une réalité en mouvement. L'important est de bâtir la confiance. « Guanxi » est un terme chinois qui désigne les relations mi-amicales, mi-professionnelles, que l'on entretient à grands coups de petits cadeaux et d'invitations à dîner. Ceux qui veulent faire des affaires en Chine doivent comprendre ce principe. « Mais il ne suffit pas de trinquer au baijiu avec son partenaire chinois. »



Un optimisme sans frontières : apéritif des étudiants du MBA en haut d'un gratte-ciel de Soho. Un grand nombre d'entre eux retournera ensuite travailler.

Au bout de huit ans d'expérience, Jessie Zhang a voulu quitter cet environnement pour devenir responsable de placements financiers et se forger une expérience internationale. Son mari, un ancien de la HKUST, lui a conseillé le MBA. Peu après avoir été acceptée, elle est tombée enceinte. Mais cela n'a rien changé. Elle se levait à six heures, lisait la presse économique et se préparait aux cours. Ensuite, elle participait à une session en équipe ou bien quittait le campus pour aller en ville afin de développer son réseau. Aujourd'hui, Jessie touche presque au but. Son enfant est né en janvier, mais ce sont ses parents qui s'en occupent. Jessie a terminé un stage au sein d'une entreprise de capital-investissement et peut espérer un salaire compris entre 60 000 et 100 000 dollars US par an.

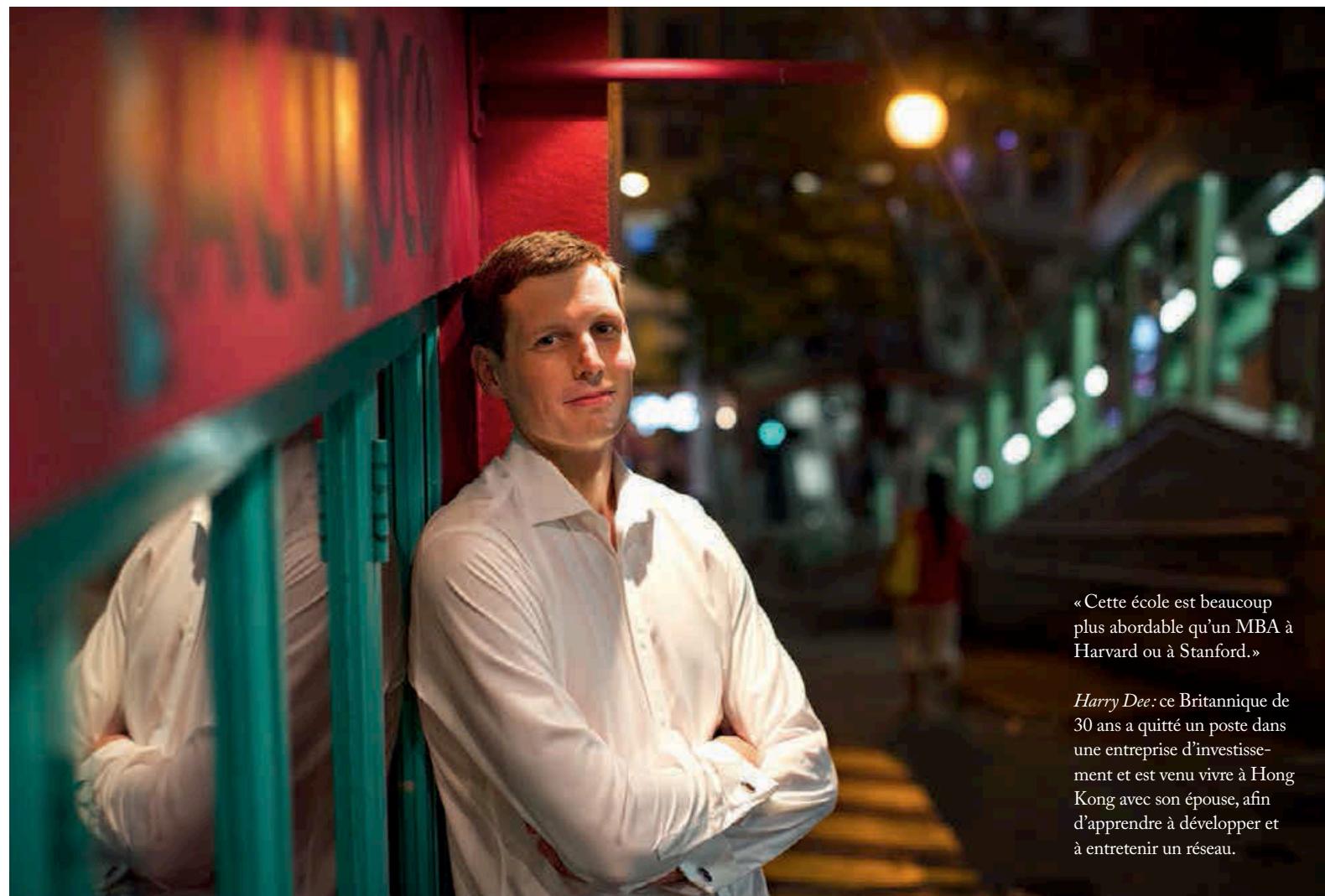
Au-delà de l'argent

Tous les étudiants ne suivent pas le MBA pour l'argent. C'est le cas de Harry Dee.



En pause déjeuner de 45 minutes, il est assis dans un café de l'un des nombreux centres commerciaux climatisés de Hong Kong afin d'évoquer sa future carrière. Ce Britannique avait un travail bien payé au sein d'une société d'investissement londonienne. Au bout de sept ans, il a cependant eu le sentiment que «[sa] courbe d'apprentissage chutait». Finalement, il s'est décidé pour la HKUST. «Cette école revendique les meilleurs classements et est bien plus abordable qu'un MBA à Harvard ou à Stanford.» Avec son épouse, ce trentenaire a emménagé dans un appartement de l'île de Hong Kong, bien loin du campus mais à proximité du cœur économique de la ville. Apprendre à développer et à entretenir un réseau a été pour lui la partie la plus importante de sa formation. Aujourd'hui, Harry effectue un stage chez MetLife, une société d'assurances américaine cotée en bourse. Selon lui, les perspectives de croissance dans ce marché sont énormes.

«Avoir un plus gros salaire ne m'intéresse pas pour le moment», explique cet étudiant en sciences politiques. «Je pense à long terme.» Dans dix ans, >



«Cette école est beaucoup plus abordable qu'un MBA à Harvard ou à Stanford.»

Harry Dee: ce Britannique de 30 ans a quitté un poste dans une entreprise d'investissement et est venu vivre à Hong Kong avec son épouse, afin d'apprendre à développer et à entretenir un réseau.

il aimerait diriger la branche nationale d'une entreprise. « Il est presque impossible d'atteindre ce but dans les marchés en recul, dit-il. Mais en Asie, où de nouvelles opportunités s'ouvrent en permanence, c'est possible. »

Les diplômés de la HKUST ont de fortes chances d'être employés par des entreprises internationales qui opèrent en Asie. Ainsi, 88% des diplômés travaillent en Asie, et plus de la moitié reste à Hong Kong. La culture des entreprises chinoises est très particulière : on n'y critique pas ses supérieurs et on prend uniquement les responsabilités que l'on se voit explicitement confier. Les problèmes ne sont généralement pas évoqués, par peur de s'accuser ou de blâmer son supérieur. Mais cela change lentement. Certaines entreprises chinoises, comme Huawei ou Lenovo, connaissent une forte croissance. La première réalise désormais les deux tiers de son chiffre d'affaires en dehors de Chine, mais seul un quart de ses cadres dirigeants ne sont pas Chinois. Par conséquent, les employés qui connaissent bien les deux cultures sont très recherchés.

Harry ne se voit pas partir pour la Chine. La barrière de la langue est pour lui trop importante. L'apprentissage du mandarin exige beaucoup de temps. L'école propose bien un cours, mais il n'a pas assez de temps pour maîtriser la langue ou la parler couramment. De plus, la pollution de l'air et de l'environnement fait désormais fuir de nombreux étrangers. La plupart des diplômés du MBA restent à Hong Kong, où l'anglais est la deuxième langue de communication avec le cantonais.

L'importance de la formation

Yuan Lee Chung, Chinoise de Malaisie, a encore du mal à apprêhender sa nouvelle vie. « J'ai grandi dans un village en Malaisie, raconte cette fille d'enseignants. Dans un mois, je partirai vivre à New York. » A 31 ans, elle a étudié l'ingénierie électrique, mais a travaillé quelques années dans la finance à Singapour. Au début, elle était attirée par les salaires plus élevés. Elle a contracté un crédit pour financer son MBA. Mais depuis, ses priorités ont changé. « J'ai compris que la liberté et



« La liberté et la passion du travail m'importaient bien davantage qu'un salaire élevé. »

Yuan Lee Chung: cette Chinoise malaisienne de 31 ans travaillait dans la finance à Singapour et va partir vivre à New York.

la passion du travail m'importaient bien davantage qu'un salaire élevé, dit-elle. Grâce au MBA, j'ai eu davantage de possibilités de choisir un métier qui me permettait de concilier les deux. »

La plupart des étudiants en MBA sont issus de la frange supérieure des classes moyennes. La formation est très importante chez les Chinois, dont la mentalité est empreinte de confucianisme. Mais de nombreux jeunes ne parviennent pas à allier vie professionnelle et vie privée, et accumulent les heures supplémentaires. Selon une association contrôlée par l'Etat, « China Youth Daily », 600 000 personnes meurent chaque année de surmenage. Un chiffre impossible à vérifier, mais le fait est que dans les bureaux de Shanghai et de Pékin, il y a de la lumière jusque tard dans la nuit.

Les classes moyennes asiatiques commencent à prendre conscience que le





bien-être matériel ne représente pas tout. Mais pour Jessie Zhang, la carrière reste prioritaire. Son bébé est gardé par ses parents, chose courante chez de nombreux Chinois. Son époux et elle-même veulent gagner beaucoup d'argent, et le prix à payer n'est pour elle que secondaire. « Les Occidentaux attachent une grande importance à la sécurité et à la qualité de vie. Les Chinois, eux, en demandent plus », affirme-t-elle.

Tout semble possible

La nuit est tombée sur la terrasse de l'immeuble de Soho. Des millions de fenêtres sont allumées. Tard le soir, la plupart des étudiants en MBA retournent travailler au HKUST. Ils ne dorment pas pendant que l'Asie croît.

On dit qu'un MBA aide les diplômés à changer de poste, de secteur ou de lieu. A la HKUST, tout semble possible. Il y a quelques années, raconte Sean Ferguson, le directeur du MBA, une musicothérapeute américaine a postulé; aujourd'hui, elle travaille en tant que responsable de placements financiers à Hong Kong. □



Hong Kong est connu pour être la ville la plus économiquement favorable du monde. Il n'existe pas de taxe d'exportation ni d'importation : le centre-ville.

Philipp Mattheis est le correspondant en Chine de l'hebdomadaire allemand « WirtschaftsWoche ». Il vit à Shanghai.

Clôture de rédaction pour ce numéro du Bulletin : 1^{er} septembre 2014.

La vie « pieds dans l'eau »



Un havre de paix idéalement situé dans le village de Bellevue, à quelques minutes du centre de Genève, de l'aéroport international et du Palais des Nations.

Ce projet de 3 villas dont 2 sont à vendre, a été conçu pour optimiser l'ensoleillement, l'espace et la vue au sein d'un environnement contemporain et luxueux. Il est doté de tous les éléments de confort et sécurité inhérents à un bien de prestige. Les espaces de réception à double hauteur, baignés de lumière, s'ouvrent sur des terrasses privatives puis sur le jardin la piscine et le lac. Le panorama sublime du Mont Blanc se reflète majestueusement dans le Léman.

Autorisation en force – Prix: sur demande

A haven of peace right on the water's edge, located in Bellevue, minutes from the heart of Geneva, the airport and the United Nations.

This project of three distinctive townhouses, of which two are for sale has been designed to maximise space, light and views within a contemporary, luxurious, convenient and secure environment. The double height reception rooms, bathed in sunlight, open directly on to a private terrace with the lawn leading down to the swimming pool and the lake. The stunning panorama of the Mont Blanc is mirrored majestically on the calm water.

Development with planning permission – Price: on request

Qui prendra la suite ?

Plus de 70 000 PME suisses changeront de mains au cours des cinq prochaines années. Mais qui prendra la relève ?

Les PME privilégient les solutions internes à la famille ou à l'entreprise, ce qui suppose de planifier la succession avec soin et à l'avance. Et l'argent n'est pas ici la préoccupation première.

Par Andreas Christen

Un chef d'entreprise doit prendre tout au long de sa carrière des décisions importantes, mais la plus cruciale est peut-être celle de sa succession: qui reprendra son entreprise lorsqu'il se retirera, et à quel prix? Pour les entreprises familiales, qui représentent en Suisse 78% des PME, la question de la succession est avant tout une affaire de cœur. C'est la pérennité de l'œuvre d'une vie, parfois même de plusieurs générations, qui est en jeu.

Dans le cadre de la série d'enquêtes «Facteurs de succès pour PME suisses», le domaine Swiss Industry Research du Credit Suisse, en partenariat avec le Center for Family Business de l'Université de Saint-Gall, a analysé les modes de transmission des PME et les facteurs à l'œuvre. Plus de 2000 PME de toute la Suisse et de tous les secteurs d'activité ont été interrogées.

Un demi-million d'emplois

Les chiffres sont impressionnantes: 22% des PME suisses prévoient début 2013 de changer de mains au cours des cinq prochaines années (voir graphique). Rapporté à l'ensemble de l'économie, cela signifie que près d'un demi-million d'emplois dans plus de 70000 entreprises seront concernés par un transfert de propriété d'ici à 2018. Les principaux intéressés ne sont donc pas les seuls à tirer profit d'une préparation et d'une réalisation rigoureusement planifiées de la succession. Lorsqu'une entreprise bien gérée est transmise avec succès à la génération suivante, sa valeur économique est maintenue sous forme d'emplois, de valeur ajoutée et de substance fiscale.

Mais le transfert ne réussit pas toujours. Les études estiment à environ 30% le nombre d'entreprises qui ne trouvent

pas ou ne recherchent pas de repreneur et disparaissent. D'après notre enquête, les microentreprises (de 1 à 9 salariés) rencontrent plus souvent des difficultés à trouver un repreneur que les petites (de 10 à 49 salariés) ou moyennes entreprises (de 50 à 249 salariés). De ce fait, elles prévoient souvent la cessation ou la liquidation de leur activité.

Comme nous l'avons dit, 78% des PME suisses sont des entreprises familiales. Dans leur cas, la question de la succession revêt un caractère particulier, car les sphères familiales et professionnelles sont étroitement imbriquées. Avec

La meilleure façon d'éviter les difficultés liées à une succession familiale consiste à la planifier avec soin et longtemps à l'avance. Les études le prouvent: dans le cas d'une succession familiale, le processus s'étale en moyenne sur 6,5 ans, soit nettement plus que pour les autres types de succession.

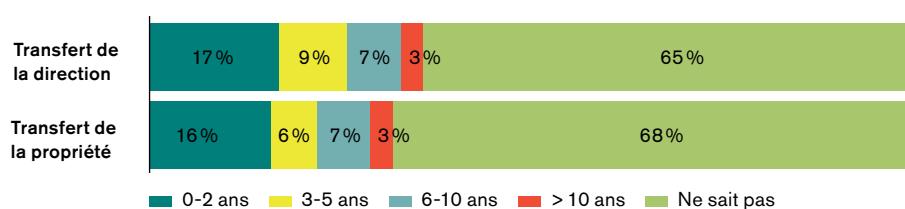
Trouver une solution interne

Au départ de tout processus de succession, il y a la question suivante: «à qui voudrais-je transmettre l'œuvre de ma vie?» Les entreprises familiales privilient les solutions familiales, alors que les entre-

Succession d'entreprise

Quand comptez-vous céder la propriété/la direction de votre entreprise ?

Pourcentage des réponses, N = 2063



Source: enquête PME 2013 du Credit Suisse

le départ du dirigeant, l'entreprise comme la famille doivent se redéfinir. De plus, une succession familiale porte souvent en germe des conflits potentiels: conflits sur l'attribution des postes, peur de perdre le pouvoir, doutes quant aux capacités du successeur ou désaccord sur la (ré)orientation stratégique de l'entreprise sont fréquents.

prises non familiales cherchent plutôt une solution interne à l'entreprise. Mais les choses ne se passent pas toujours comme on le souhaite. Dans les faits, l'entreprise est vendue plus souvent que prévu à un acheteur externe. On trouve aussi, dans ce cas de figure, de nombreux patrons qui, pendant longtemps, n'avaient aucune vision claire de leur succession. >

Au final, transmettre à un collaborateur n'est pas chose fréquente. Les salariés se montrent souvent intéressés, mais reculent devant les responsabilités entrepreneuriales et financières. Il en va de même pour les entreprises familiales : souvent, les enfants n'ont tout simplement pas envie d'assumer ces responsabilités, ou bien ils ont pris une autre voie professionnelle.

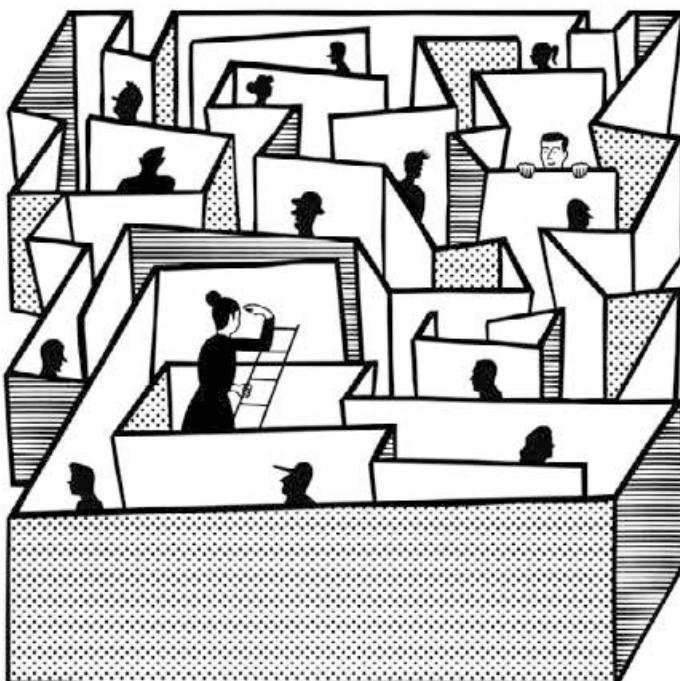
42% de ristourne pour la famille

Tôt ou tard vient la question du prix à débourser par le ou les successeurs. Sur ce point, l'enquête montre que les collaborateurs rachètent en moyenne l'entreprise au même prix qu'un repreneur externe. A l'inverse, les membres de la famille bénéficient d'une ristourne moyenne de 42% par rapport au prix du marché. Dans un cas sur cinq, ils héritent même de l'entreprise de leurs parents sans rien débourser.

Il ne fait aucun doute que la question du prix est importante lorsqu'il s'agit de succession, cependant l'enquête montre que la motivation principale pour reprendre une entreprise est l'épanouissement personnel. C'est un constat classique pour un pays comme la Suisse, caractérisé par un marché de l'emploi performant, la stabilité sociopolitique et une société de consommation et de loisirs. Pour de nombreux entrepreneurs, cet épanouissement personnel semble être une réalité. Ils se sentent bien dans leur rôle et recommanderaient dans leur grande majorité l'entrepreneuriat à leurs enfants ou leurs amis. Leur retrait des affaires est donc dû, le plus souvent, à des problèmes de santé ou à l'âge, et rarement à des problèmes financiers ou au désir d'avoir plus de temps libre. □

Andreas Christen travaille au sein du domaine Swiss Industry Research du Credit Suisse.

« Le point d'intersection »



Comment une entreprise se constitue-t-elle un effectif de qualité ? Et comment les bons éléments trouvent-ils leur bonheur ? Helen Handfield-Jones, conseillère en ressources humaines, nous l'explique.

Interview: Bernadette Calonego. Illustration: Golden Cosmos

Madame Handfield-Jones, le slogan martial « War for Talent » a été adopté pour désigner la recherche mondiale de talents.

Vous avez assisté à sa naissance.

Comment cela s'est-il passé ?

Pendant cinq ans, notre équipe McKinsey a étudié le processus de recrutement et d'intégration des cadres dirigeants et a interrogé 13 000 managers issus de plus de 120 entreprises. Un matin, mon collègue Steven Hankin m'a dit : « Si nous en faisons un livre un jour, il faudra l'intituler « The War for Talent ». » Cette expres-

sion incarne à la perfection la quête effrénée de talents lors des années 1990, notamment dans le secteur informatique. Les temps étaient durs, la concurrence acharnée.

L'utiliseriez-vous encore aujourd'hui ?

Non, bien que cette appellation soit clairement identifiable. Le livre ne traite pas seulement du processus d'embauche du personnel. Il aborde aussi sa rétention, son estime et sa promotion. Je n'aurais pas recours à la métaphore guerrière.

La course aux talents s'est-elle fondamentalement transformée ?

Pas pour les cadres d'entreprise. Plus la position est élevée, plus le nombre de candidats capables d'assumer ces fonctions délicates est faible. La réserve de « super managers » est limitée. La vacance laissée par la génération des baby-boomers complique la situation. La recherche de certains profils est plus intense que jamais, alors que dans d'autres secteurs il y a suffisamment de candidats.

La mondialisation et l'augmentation proportionnelle du vivier de talents n'ont-elles pas désamorcé la course à la main-d'œuvre qualifiée ?

Si. La Chine et l'Inde, notamment, offrent un réservoir immense de techniciens. Toutefois, tous les pays manquent de cadres et de talents créatifs. De plus, les lois sur l'immigration et les grandes différences culturelles rendent complexe et onéreux le recrutement de personnel à l'échelle mondiale. Les entreprises occidentales doivent encore l'apprendre.

Certaines entreprises traitent-elles particulièrement bien leurs cadres ?

Spontanément, on peut penser aux sociétés de conseil fiscal et d'expertise comptable, aux cabinets d'avocats ou aux sociétés d'investissement, qui misent exclusivement sur le talent. Pourtant, ce sont plutôt les entreprises du secteur manufacturier et des biens de consommation qui font figure d'exemple : je fais allusion à General Electric, IBM, Procter & Gamble ou Johnson & Johnson. Elles

sont réellement efficaces dans le recrutement, la fidélisation, l'estime et la promotion des bons dirigeants.

De nombreuses entreprises se bornent à recruter les meilleurs et les plus talentueux. Cela ne suffit pas. Elles doivent s'occuper des personnes qu'elles emploient déjà. Cela commence par l'évaluation des compétences et du potentiel des collaborateurs. Trouvez les tâches qui leur conviennent et donnez-leur régulièrement un feed-back. Les individus à fort potentiel doivent être assistés dans leur progression en interne. Mais il faut aussi prendre en compte les collaborateurs solides et fiables, et ne pas tolérer longtemps les mauvaises performances.

Les talents et les aptitudes dont ont besoin les «super managers» d'aujourd'hui ont-ils évolué ces dix dernières années ?

Une attention particulière est portée sur les compétences sociales et la capacité à collaborer efficacement au sein d'une entreprise. Les cadres doivent davantage mobiliser leurs collaborateurs et les encourager.

Bill Gates, fondateur de Microsoft, et Steve Jobs, fondateur d'Apple, ont interrompu leurs études. Pensez-vous qu'une entreprise actuelle serait capable de déceler leur talent ? Tout au long de leur carrière atypique, ces individus suivent des chemins difficiles à imiter. Pour se développer, leur potentiel exceptionnel doit trouver une niche. Il est compliqué de les intégrer dans un modèle traditionnel.

Quels sont les trois principaux motifs pour lesquels on rejoint une entreprise ?

Tout d'abord, un environnement de travail stimulant qui permet à chacun de s'épanouir. Ensuite, la qualité du supérieur hiérarchique. C'est une lapalissade, mais les bons chefs attirent les bons éléments. Enfin, les entreprises recherchées donnent un sens à la vie des collaborateurs et leur permettent de s'enthousiasmer pour une vision.

Et quels sont les principaux motifs de départ d'une entreprise ?

D'abord, la frustration : les collaborateurs dont la carrière n'avance pas comme ils le souhaitent sont déçus. Viennent ensuite les chefs bornés et rétrogrades, qui n'ont ni vue d'ensemble ni vision et sont incapables de stimuler leurs collaborateurs. Le troisième motif est l'absence d'appréciation et de reconnaissance.

À la fin des années 1990, l'économiste américain Paul Krugman parlait de « la dévaluation de la formation universitaire ». Il estimait que ce serait la tendance au XXI^e siècle. D'après lui, de nombreux postes de travail qui requéraient naguère de hautes études allaient disparaître. Vous attendez-vous également à ce que le personnel ayant reçu une formation universitaire soit moins courtois que les techniciens ou les ouvriers non qualifiés ?

C'est un peu trop simpliste : tout dépend des corps de métier et de la situation géographique. La main-d'œuvre nécessaire sera toujours différente selon les secteurs. Ici au Canada, par exemple, nous souffrons d'un manque énorme d'ouvriers qualifiés et d'artisans, mais ils doivent avoir suivi une formation spécifique.

Un jeune entre à l'université cet automne. Quelle orientation lui recommanderiez-vous ? A long terme, les perspectives sont très bonnes pour les mathématiciens, les scientifiques, les ingénieurs et les professionnels de la santé. Parallèlement, il me faut insister sur le fait que les performances sont généralement meilleures dans les professions librement choisies. Il s'agit de trouver le point d'intersection entre les aspirations personnelles et l'offre d'emploi. Si une personne s'intéresse à l'histoire des Romains, elle peut envisager d'étudier les technologies de musée. □



Agée de 56 ans, la Canadienne **Helen Handfield-Jones** faisait partie de l'équipe d'auteurs de McKinsey à l'origine de l'expression « War for Talent » à

la fin des années 1990. Aujourd'hui, elle dirige une société de conseil en ressources humaines au Canada et est considérée comme une sommité en matière d'évaluation des cadres supérieurs et des procédures de succession.

Bernadette Calonego est journaliste indépendante au Canada.



Moustiques 2.0

390 millions de personnes sont infectées chaque année par la dengue, et 22 000 en meurent. Des moustiques transgéniques devraient éradiquer leurs congénères indésirables. Un projet prometteur, mais controversé.

Par Andreas Fink

Petits, mais mortels : chaque année, les moustiques tuent plus d'individus que toutes les guerres du globe. Tous les ans, 1,2 million de personnes sont victimes du paludisme, transmis par le moustique anophèle. La dengue, pour laquelle il n'existe ni vaccin ni traitement, tue chaque année 22 000 personnes, une tendance en hausse constante.

Depuis des décennies, les nombreuses tentatives d'éradication du moustique nord-africain *Aedes aegypti*, porteur de la dengue et présent dans le monde entier, ont échoué. La saison des pluies voit des nuées de moustiques s'abattre sur les villes tropicales, suivies par des troupes de désinsectisation qui pulvérisent des quartiers entiers. Mais, très résistants, les moustiques reviennent au bout de quelques semaines. De plus, le nuage d'insecticide ne permet jamais d'atteindre tous les œufs. La nouvelle génération est prête à sévir.

Petits moustiques, grands espoirs : *Aedes aegypti* OX513A est le nom de la variante génétiquement modifiée d'*Aedes aegypti*, conçue pour éradiquer l'originale. Le premier pays à avoir décidé d'autoriser l'OX513A à l'échelle nationale est le Brésil, en 2014. Ces moustiques deviennent ainsi les premiers animaux transgéniques à être lâchés en milieu naturel. Une véritable révolution.

Un gène mortel

Les autorités sanitaires brésiliennes ont dépensé 1,5 milliard de réaux (soit 600 millions de francs suisses) pour lutter contre ces insectes. Il a malgré tout été constaté à la fin de l'année que les cas de dengue augmentaient de nouveau, comme les années précédentes. En 2013, le nombre record de 1,5 million de cas a été signalé. Dans ce vaste pays tropical, on peut cependant imaginer que les véritables chiffres sont plus élevés. « Nous avons de toute urgence besoin de nouveaux outils et méthodes de protection des populations urbaines », constate Paul Reiter, professeur d'entomologie médicale à l'Institut Pasteur de Paris, et expert renommé concernant les moustiques et leurs dangers.

En périphérie de la ville de Campinas, au Brésil, l'entreprise britannique de biotechnologie Oxitec produit, depuis la fin du mois de juin 2014, dans des boîtes de Petri, des cuves et des caisses, jusqu'à

deux millions de moustiques mâles OX513A par semaine. Si, à première vue, ces animaux sont similaires à leurs congénères sauvages, ils sont en fait porteurs de deux gènes différents.

L'un est un marqueur fluorescent qui permet de différencier, à l'aide d'un microscope électronique, les animaux génétiquement modifiés des autres. Le second transgène est l'arme qui permet de décliner durablement la population de moustiques : ce gène a été modifié de telle sorte qu'à l'état sauvage, il produit un excédent de protéines qui provoque la mort de l'insecte au bout de trois jours au maximum. En trois jours, les moustiques mâles ont le temps de s'accoupler et de transmettre leur patrimoine génétique modifié. S'il y a fécondation, la femelle, bien plus grande, doit alors piquer un humain afin de récolter les protéines manquantes dans son sang. Environ cinq jours plus tard, elle pond ses œufs. Ceux-ci portent la modification génétique transmise par le père. C'est le coup de grâce.

Cela fonctionne, les biotechniciens britanniques d'Oxitec l'ont testé lors d'expériences sur le terrain. Depuis cinq ans, cette entreprise fondée en 2002 par des scientifiques de l'Université d'Oxford réalise des tests avec ces créatures brevetées (officiellement appelées OX513A) au Brésil, en Malaisie, au Panama et dans les îles Caïmans.

Ils ont commencé dans des régions rurales, et poursuivi dans la petite ville brésilienne de Juazeiro où le taux de dengue compte parmi les plus élevés du monde. En collaboration avec l'ONG brésilienne Moscamed et l'Université de São Paulo, les Britanniques ont calculé le moment et la quantité du lâcher de moustiques transgéniques afin d'éviter autant que possible la prolifération de leur descendance. Des chiffres prometteurs : la population d'*Aedes aegypti* pourrait être réduite de 93% dans les zones tests, sans que cela ne mette en danger aucune autre espèce.

« Le monstre de Frankenstein »

L'emploi systématique d'animaux transgéniques soulève de nombreuses critiques. « C'est le monstre de Frankenstein », déplore Helen Wallace, directrice de l'ONG GeneWatch. Selon les défenseurs de l'environnement, combiner artificiellement des gènes présente un nombre incalculable de risques. Hadyn Parry, le PDG d'Oxitec,

répond avec une simplicité désarmante : « Nos animaux meurent. Ils sont élevés uniquement dans ce but. » Outre le maïs transgénique, aucun gène modifié ne se trouverait dans l'environnement.

Mais les opposants au génie génétique en doutent, et affirment que des femelles génétiquement modifiées pourraient se retrouver dans la nature. Car la séparation des larves est réalisée manuellement au sein du laboratoire, qui élimine les larves femelles. Si des moustiques transgéniques femelles se retrouvaient dans l'environnement, cela pourrait engendrer un transfert de gènes imprévu à l'homme, expliquent les défenseurs de l'environnement. Le patron d'Oxitec exclut ce scénario. Selon lui, aucune des protéines utilisées ne se trouve dans le dard des moustiques transgéniques.

La « Commission technique nationale pour la biosécurité » du Brésil a finalement autorisé le lâcher des OX513A dans le pays. Oxitec, société de 50 salariés fondée en 2002, notamment grâce aux dons de la Fondation Bill et Melinda Gates, semble ainsi avoir de beaux jours devant elle. Comme les moustiques qui viennent d'éclore ne peuvent pas se déplacer à plus de 400 km, de nombreuses usines à moustiques seront bientôt nécessaires afin d'éradiquer durablement l'*Aedes aegypti*. « Un grand nombre de communes est très intéressé par notre technologie », explique Glenn Slade, responsable de la branche brésilienne d'Oxitec. Depuis longtemps, les généticiens de l'entreprise font des expériences avec d'autres espèces, comme le moustique tigre asiatique et anophèle, porteur du paludisme.

Est-il vraiment possible d'éradiquer l'*Aedes aegypti* du monde tropical et subtropical ? Les moustiques kamikazes OX513A peuvent-ils être aussi efficaces que l'insecticide DDT, utilisé au milieu du siècle dernier sur une grande partie du continent américain, contre ce que l'on appelait alors les « moustiques porteurs de la fièvre jaune » ? « Je suis sûr que notre technologie peut protéger efficacement les centres urbains ainsi que d'autres zones à risques, affirme Hadyn Parry. Mais éradiquer totalement *Aedes aegypti* ? C'est peu probable. » □

Andreas Fink est le correspondant en Amérique du Sud de « Focus » (Allemagne) et « Die Presse » (Autriche).

De mal en pis depuis toujours

Insolents, irrespectueux, paresseux : les jeunes d'aujourd'hui sont bien plus difficiles. Le problème, c'est que c'est le cas depuis des millénaires. Histoire d'une constante de la pensée humaine.

Par Mathias Plüss

La plainte contre les jeunes est la même depuis toujours. Je l'ai remarqué en réalisant des interviews avec des personnes âgées ces derniers mois. L'écrivain Federica de Cesco, que l'on ne peut pas soupçonner de nostalgie et qui donne souvent le rôle principal de ses livres à de jeunes effrontées, regrette ainsi «l'irrévérence» des jeunes d'aujourd'hui et demande «plus de professeurs pète-sec». Et le fameux chef d'orchestre Nikolaus Harnoncourt se plaint du fait qu'on ne le consulte plus: «Avant, les gens demandaient conseil aux anciens. Aujourd'hui, c'est le contraire. Le vieux crétin doit se taire.»

Il y a un fond de vérité dans ces déclarations: quand nous étions jeunes, le monde était encore en bonne santé. Mais les jeunes d'aujourd'hui sont-ils vraiment plus difficiles que ceux d'hier? Bien sûr, il y a des phénomènes agaçants: lors des grands festivals de musique en plein air, ils abandonnent désormais non seulement leurs ordures mais aussi tout leur attirail, voire brûlent leur matériel.

C'est nouveau. C'est choquant. Ça n'existe pas avant. Mais est-ce plus grave? En 1838, dans son livre «Joies et souffrances d'un maître d'école», Jérémias Gotthelf décrit comment se passait le «Huldigungstag» dans l'Emmental,

événement au cours duquel les garçons de 15 et 16 ans devaient jurer obéissance au bailli. Après la cérémonie, les jeunes se rendaient à l'auberge:

«Nous allâmes donc boire et tapager, d'une façon digne de nos pères. Chacun de nous se prenait pour un héros, aussi personne n'était-il respecté dans la rue, et avant même



«Chacun de nous se prenait pour un héros, aussi personne n'était-il respecté dans la rue».

Jérémias Gotthelf, 1838

d'arriver à l'auberge, en vîmes-nous déjà à quelques saboulées, par manière de prélude à celles qui suivraient. [...] Bientôt ce vin, qu'ils n'étaient pas habitués à boire, fermentait dans ces jeunes gésiers, puis venaient les mots piquants; on se bousculait comme >





La jeunesse d'aujourd'hui est-elle plus dépravée que celle d'autrefois ?

*par hasard, en se rencontrant; les vieux ex-
citaient le feu; les verres volaient en l'air
à la suite des paroles, puis arrivait la mê-
lée générale, plus ou moins acharnée et san-
glaante, selon que l'assistance s'empressait plus
ou moins d'intervenir. Alors on rentrait chez
soi, bien rossé, ses habits du dimanche en dé-
sarroi, et la tête brisée sous l'action du vin et
des horions.»*

Est-ce mieux que de brûler des tentes ? Les impressions sont toujours subjectives. En fait, lorsqu'on pense que les jeunes d'aujourd'hui sont plus dépravés qu'avant, il s'agit moins d'un constat objectif que d'une constante humaine.

C'est consterné que j'ai entendu une responsable d'une soixantaine d'années fustiger dans une interview le manque de responsabilité, de discipline et d'intégrité de la jeune génération et que j'ai constaté qu'elle parlait en fait de ma génération, les quadragénaires. Ces derniers, en revanche, comme on pouvait le lire l'an dernier dans «Magazin», s'agacent du trop-plein d'orgueil et du manque de bienséance des trentenaires. Peu après, dans ce même magazine, une journaliste de 26 ans se disait effarée par le conformisme et le comportement consumériste de la génération de sa sœur de 16 ans. Personne n'est trop jeune pour critiquer la génération suivante.

On retrouve des plaintes semblables à toutes les époques. Il y a des nuances mais les reproches sont les mêmes.

1 — Irrespect

Le classique absolu : Hésiode (vers 700 avant J.-C.), un des premiers poètes connus, écrivait déjà sur les jeunes de son temps : « Ils finissent par manquer de respect à leurs vieux parents, par les critiquer et en parlent en des termes blessants. » Même les abolements insolents n'ont rien de neuf : à Zurich, en 1594, un rapport du gouvernement se plaignait du fait que les jeunes garçons « contredisent la plupart du temps les anciens qui s'opposent à eux ». Un siècle plus tard, une expertise stigmatisait « la grande insolence des jeunes », leurs « infâmes jurons », leur « manière de parler désagréable et inconvenante », des « attroupements dangereux



« Ils finissent par manquer de respect à leurs vieux parents, par les critiquer ».

Hésiode, vers 700 av. J.-C.

et des bagarres dans les rues » ainsi que « des retrouvailles secrètes dans des recoins et des maisons » pour jouer et boire. Et même ce grief est bien connu : « Autrefois, les jeunes se levaient poliment devant les anciens ; aujourd'hui c'est plutôt : les jeunes, assis ! Les vieux râleurs, sauve qui peut ! » L'ère du tram ? Non, Friedrich von Logau, XVII^e siècle.

2 — Egoïsme

« Generation Me » est le titre d'un livre de la psychologue américaine Jean Twenge. La thèse de base : les jeunes d'aujourd'hui seraient surtout centrés sur eux-mêmes. Ce reproche est fréquent, les jeunes cultivent l'art de l'autopromotion parfaite ; ils ferraient tout pour leur carrière. Ils assistent à un cours à l'université non pas par intérêt, mais en raison des nombreux crédits nécessaires pour progresser ; ils ne font pas un stage par engagement mais parce



Avec Internet, nous avons tendance à oublier les faits plus vite.

Betsy Sparrow, 2011

que cela fait bien sur le CV. De véritables valeurs ? Pas vraiment. C'est en tout cas ce que disent les clichés. Ces reproches à consonance moderne ne sont pas nouveaux. En couverture de la « NZZ » du 22 février 1886 se trouve le texte insolent d'un auteur visiblement jeune qui s'indigne contre ce type de lamentations des anciens. Le journaliste décrit ces plaintes comme suit : les jeunes « ne chercheraient que le plaisir matériel et la satisfaction de leur égoïsme mesquin ; ils ne penseraient qu'aux dividendes et se méfieraient des convictions qui pourraient gâcher leur carrière ». La réponse de l'auteur, malicieuse et ironique, est toujours valable aujourd'hui : si les jeunes s'étaient détournés de tout idéalisme, ils ne se bousculeraient pas en nombre dans les universités « dans des cursus aussi lucratifs que la psychologie et l'histoire ».

3 — Consommation

Le gaspillage et la mentalité du « tout je-table » sont assurément les produits de notre société de l'abondance. Depuis déjà quelques décennies. Nous lisons ainsi dans le cahier d'un professeur de Zurich, en 1955, que ses élèves ne se réjouiraient plus d'avoir des cadeaux et qu'on ne pourrait plus les emmener nulle part en sortie scolaire : ils sont déjà allés partout. « On ne sait plus quoi proposer à ces enfants des villes suralimentés et blasés ! A chaque fois qu'on s'attend à une jubilation unanime, on est confronté à une moue générale. Vous n'avez rien de mieux, monsieur ? Pourquoi pas Hambourg ou l'Italie, Marseille avec ses marins ou Chicago avec ses gangsters ? »

4 — Décadence spirituelle

En 2011 est paru dans le magazine spécialisé de renom « Science » un article de la psychologue new-yorkaise Betsy Sparrow. A l'aide d'expériences, elle démontre que nous avons tendance à oublier des faits plus vite quand nous savons que nous pouvons vérifier sur Internet : nous déstockons notre mémoire. Formidable, direz-vous : nous avons la tête libre pour d'autres choses. Mais non, la plupart des commentateurs interpréteront ce résultat de manière négative : « Internet rend étourdi » ou

«Google nuit à notre mémoire», disaient les gros titres. Il est intéressant de voir que les commentateurs ont réagi exactement comme le pharaon égyptien Tamus il y a plus de deux mille ans dans le dialogue de Platon «Phèdre», lorsqu'on l'informa de l'invention de l'alphabet: «Cette invention rendra la mémoire de ceux qui l'appliqueront défaillante car ils ne feront plus fonctionner cette mémoire», commentait-il, méprisant.

On fait le reproche de cette nocivité à tous les nouveaux médias sur lesquels les jeunes se précipitent le plus souvent en premier. La lecture de romans déclencherait «avachissement, encombrement, ballonnements et constipation» (1787), écouter la radio ferait enfler les lobes d'oreille de manière pathologique (1920) et aujourd'hui, on affirme que l'ordinateur rendrait nos jeunes obèses, idiots, solitaires et violents; le psychiatre allemand Manfred Spitzer parle de «démence numérique». Ce reproche non plus n'est pas neuf: en 1936, le grand écrivain allemand



«Des risques d'abaissement et d'abrutissement spirituels.»

Thomas Mann, 1936

Thomas Mann avait déjà prévenu que la domination de la technique présenterait, notamment pour «nos jeunes», des «risques d'abaissement, d'abêtissement et d'abrutissement spirituels». Encore une fois, le pharaon Tamus avait prévenu l'Egypte antique que l'alphabet n'apporterait aucun «savoir véritable» mais plutôt une sagesse superficielle.

On peut au moins rassurer sur cette décadence spirituelle: depuis les premières mesures de l'intelligence, le QI moyen a augmenté presque partout dans le monde, une augmentation de quelque 30% en cent ans. C'est la conséquence d'un environnement technique toujours plus complexe, on ne peut donc pas parler d'un abrutissement par la machine, au contraire.

Et la décadence n'est pas plus présente dans d'autres secteurs. Comme «Schweiz am Sonntag» l'a récemment rapporté, la fréquence de la consommation d'alcool et de l'échec scolaire a baissé en Suisse ces quinze dernières années, comme le nombre des grossesses adolescentes et des jeunes sexuellement actifs. C'est pareil ailleurs en Europe centrale. Le sociologue zurichois Ernest Albert parle d'une «jeunesse néoconservatrice».

Idéalisation de sa propre jeunesse

L'histoire nous a montré que ces faits n'empêcheront personne de continuer à se plaindre de la jeunesse mal élevée. Et ce n'est pas faux: en bas âge, l'homme, poussé par ses hormones et un lobe frontal immature, est souvent sans scrupule, égocentrique et peu empathique. «Je voudrais qu'il n'y eût point d'âge entre dix et vingt-trois ans», déclare le vieux berger dans «Le conte d'hiver» de Shakespeare, «[...] car on ne fait autre chose dans cet espace intermédiaire, qu'engrosser des filles, insulter des vieillards, piller et se battre.»

Le seul problème est que les anciens oublient la plupart du temps qu'ils étaient pareils quand ils étaient jeunes. Mais c'est aussi un processus naturel; on parle de l'effet de réminiscence: avec l'âge, nous avons tendance à nous rappeler de plus en plus souvent notre jeunesse et à l'idéaliser. La réalité des jeunes actuels semble alors sans comparaison.

Il s'agit probablement d'une lutte très ancienne qui se répète sans cesse: les anciens savent qu'ils devront bientôt s'en aller. Ils sont conscients du fait que les jeunes reprennent le flambeau. Et avec tout ce que la jeunesse fait différemment, c'est également un pan de l'ancien monde qui disparaît. Enjoliver sa propre jeunesse est une forme de réconfort face à la prise



«Le plus gros défaut de la jeunesse, c'est qu'on n'en fait plus partie».

Salvador Dalí

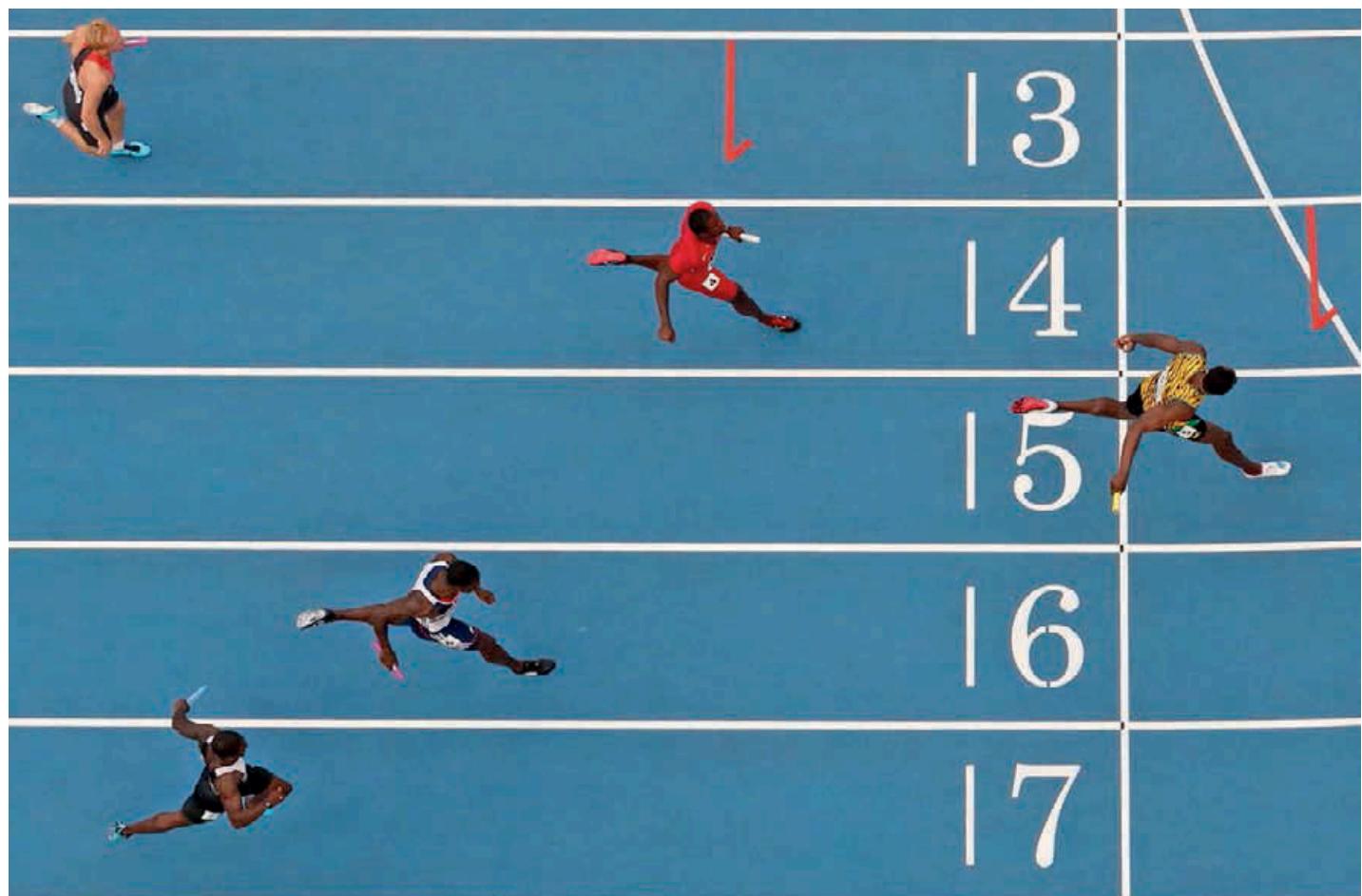
de conscience du caractère éphémère de l'existence et maudire la jeunesse d'aujourd'hui comprend toujours une pointe de nostalgie quant au fait de ne plus pouvoir en faire partie. Salvador Dalí l'a résumé ainsi: «Le plus gros défaut de la jeunesse, c'est qu'on n'en fait plus partie.» □

Mathias Plüss est physicien et journaliste scientifique indépendant.

« Citius, altius, fortius »

La dernière génération d'athlètes est toujours la meilleure. C'est ce que l'on entend souvent dire. En réalité, les nouveaux détenteurs de records sont à peine plus performants que leurs prédécesseurs.

Par David Epstein



Symbol de l'athlétisme : le sprinteur jamaïcain Usain Bolt (en tête) au cours d'un 4×100 m en 2013 à Moscou.

Il y a soixante ans, le Britannique Roger Bannister se sentait comme « un éclair explosif » en franchissant la ligne d'arrivée. Depuis lors, 1 314 athlètes ont couvert le mile en moins de quatre minutes. Chaque année, des étudiants en font autant, et même des adolescents. Cette amélioration des performances est due au perfectionnement continu des sportifs. N'est-ce pas ?

Sir Roger a réalisé son célèbre record sur une piste couverte de scories et de cendres. Pour un coureur, ce revêtement est nettement plus éprouvant que les pistes synthétiques modernes. Pour être précis, une piste en cendrée ralentit d'environ 1,5% par rapport à une piste synthétique. Si l'on tient compte de ce facteur pour tous les athlètes actuels, le nombre de ceux qui ont parcouru un mile en moins de quatre mi-

nutes diminue de 60%. Le club des moins de quatre minutes compterait certes encore 500 membres, mais si ce chiffre est aussi élevé, c'est parce que, entre-temps, le nombre de coureurs a considérablement augmenté, notamment depuis que les Africains de l'Est sont entrés dans la course.

Ce sont en réalité ces deux facteurs, les innovations technologiques et la mon-

dialisation du sport, qui donnent l'impression que chaque nouvelle génération d'athlètes atteint un niveau de performances physiques toujours plus élevé.

Bolt (2014) contre Owens (1936)

Aucun sportif n'incarne et ne symbolise mieux que le sprinteur jamaïcain Usain Bolt l'image d'un athlétisme en évolution, de plus en plus pur. Pourtant, les analyses biomécaniques des mouvements des jambes de Jesse Owens, médaillé d'or olympique en 1936, ont montré que ce dernier aurait talonné Bolt de près lors des championnats du monde de l'an dernier, à condition qu'ils aient tous les deux couru sur tartan.

Partout dans le sport, les innovations des infrastructures et des équipements ont contribué à une amélioration des résultats. Les records du monde de natation sont régulièrement battus, notamment depuis l'introduction des siphons de sol en 1976, grâce auxquels la surface de l'eau est nettement plus calme.

Autre exemple: le record du monde de l'heure en cyclisme. En 1972, le Belge Eddy Merckx a placé la barre à 49,431 km. Les vélos, dont l'aérodynamisme est sans cesse amélioré, ont permis d'atteindre des niveaux de performance sans précédent, jusqu'au record de 56,375 km/h établi en 1996 sur un vélo aux allures de vaisseau spatial. Le légendaire Merckx a été battu de 7 km par l'Anglais Chris Boardman, dont plus personne ne se souvient. Probablement parce qu'en 2000, la Fédération internationale de cyclisme a annulé ce record en exigeant que, dorénavant, seuls des vélos traditionnels comme celui de Merckx soient utilisés. Le record actuel est de 49,700 km, soit 300 m seulement de plus que le grand Merckx il y a quarante-deux ans. La progression remarquable de 1996 reposait exclusivement sur la technique.

Toutefois, les performances se sont améliorées également dans des disciplines qui ne se prêtent pas nécessairement aux innovations technologiques. Ces dernières années, le marathon, qui se court toujours sur route, a été le théâtre de progrès spectaculaires. Le champion olympique de 1904 serait arrivé près d'une heure et demie après le vainqueur de l'édition 2012. Les

méthodes d'entraînement et les connaissances sur la diététique sportive y ont très largement contribué. A l'époque, les coureurs de fond étaient si peu informés qu'ils buvaient un mélange de mort-aux-rats et de cognac pour se stimuler. Il n'est donc pas étonnant que le champion olympique ait frôlé la mort en 1904.

Domination du peuple Kalenjin

Les récents gains de performance en marathon sont principalement le fait des coureurs d'Afrique de l'Est, qui ne participent aux compétitions internationales que depuis peu. Ces athlètes de haut niveau appartiennent presque tous au peuple Kalenjin, une ethnie du Kenya. Tandis que les temps des marathoniens américains, européens et asiatiques stagnent, la performance des Kenyans explose. A ce jour, 17 Américains sont passés en dessous de la barre des 2 heures 10. Rien qu'en octobre dernier, 32 Kalenjin en ont fait autant.

Ils sont prédisposés génétiquement pour courir dans des conditions sèches et chaudes. Cela tient à l'adaptation de leur rapport surface corporelle/volume au cours de l'évolution humaine, qui s'exprime par de longs membres fins comparables aux tuyaux d'un radiateur permettant d'évacuer plus efficacement la chaleur. Depuis que les Kalenjin participent aux compétitions, la morphologie du marathonien a changé.

Les scientifiques du sport observent une tendance similaire dans toutes les disciplines. Plus la mondialisation du sport élargit le vivier de talents génétiques, plus les corps des athlètes de haut niveau sont différenciés et spécialisés. Ces trente dernières années, la taille moyenne de l'élite des gymnastes féminines est passée de 1,60 m à 1,45 m. Les avant-bras des joueurs de water-polo sont plus longs que ceux de la génération précédente, ce qui constitue un avantage mécanique lors des lancers. Les chasseurs de têtes du basketball ont eu tant de succès lors de la recherche de grands joueurs qu'un Américain âgé de 20 à 40 ans et mesurant au moins 2,14 m a 17% de chances d'évoluer dans un club de la NBA.

L'heure n'est plus aux records

Une équipe de scientifiques français a révélé un phénomène étonnant: si l'on

déterminait le lieu de résidence moyen des détenteurs de records mondiaux, il se serait trouvé il y a un siècle sur les côtes portugaises. A l'époque, les Etats-Unis et l'Europe dominaient le sport de haut niveau. Depuis, ce centre de gravité s'est déplacé vers la Jordanie, car aujourd'hui les champions sont principalement originaires d'Afrique de l'Est et d'Asie. Les scientifiques ont été frappés par les augmentations toujours plus faibles des performances, qu'ils expliquent par le fait que le nombre total d'athlètes n'est plus exponentiel et que le rythme des innovations s'est ralenti. Les records du monde du mile et du 1 500 m, par exemple, ont été battus huit fois entre 1950 et 2000, et jamais depuis. Si aucune innovation spectaculaire ne se produit, ils prévoient que la prochaine génération d'athlètes établira les derniers records dans la plupart des disciplines.

Que reste-t-il alors de la devise olympique «*citius, altius, fortius*» (plus vite, plus haut, plus fort)? Compte tenu de la tendance observée, les scientifiques français restent prudents: «Voilà qui pourrait bien modifier le slogan et l'esprit olympiques.» Le titre de leur enquête est très explicite: «*Citius n'est plus*». □

David Epstein est journaliste sportif et auteur du best-seller de la liste du «New York Times» «*The Sports Gene*». Pendant ses études, il était champion du 800 m. Il détient notamment le record de l'Université Columbia aux Etats-Unis.

« Tentation au paradis »

Walter Mischel a inventé un test génial avec des chamallows : un enfant qui le réussit maîtrisera mieux sa vie d'adulte.

Cette expérience a rendu le psychologue célèbre dans le monde entier.

Par Stefanie Schramm

M. Mischel, avez-vous déjà pris de bonnes résolutions de fin d'année ?

Souvent ! Mais j'ai arrêté car ça ne marchait pas. En fait, je ne suis pas né avec l'envie de rechercher la maîtrise de moi-même, c'est venu plus tard. J'avais plutôt des problèmes avec ça, comme la plupart des gens.

Quelle résolution vous a alors posé le plus de problèmes ?

J'ai beaucoup fumé étant jeune : trois paquets par jour, plus ma pipe et un cigare à l'occasion. Et puis j'ai vu un patient à la clinique de l'Université de Stanford, torse nu et la tête rasée : il avait partout sur le corps de petites marques vertes indiquant où il devait subir des rayons. Il avait le cancer. J'ai été horrifié et j'ai établi un plan concret : chaque fois que j'avais envie d'une cigarette, je devais me souvenir de cette image. Et je me suis forcé à sentir des mégots de cigarettes. C'était ma mise en pratique très personnelle des résultats de la recherche qui étaient sortis à cette époque. Je voulais changer ma relation à la cigarette : passer de quelque chose de séduisant à quelque chose de répugnant.

Cela a-t-il fonctionné ?

Oui, ça a duré environ trois semaines. Puis je n'ai plus jamais fumé. Cela fait 52 ans maintenant.

Est-ce la raison pour laquelle vous avez commencé à faire des recherches sur la maîtrise de soi ?

Non, la raison a été mes trois filles qui sont nées de manière très rapprochée. J'ai observé un véritable miracle sur la table de la cuisine : comment ces bébés totalement incontrôlés, pleurant et hurlant, sont devenus des êtres qui savaient se maîtriser, qui restaient assis et qui pouvaient attendre, au moins de temps en temps. J'ai donc observé cela mais j'ignorais ce qui se passait dans leur tête. J'ai voulu le découvrir.

Et puis vous avez inventé le célèbre test du chamarro (cf. encadré) à la fin des années 1960 ?

Oui, mais nous avons aussi travaillé avec des biscuits et de petits bretzels. Les enfants devaient choisir leur gourmandise, c'était important. Cela devait être une vraie tentation pour eux. Nous avons réalisé l'expérience au jardin d'enfants de l'Université de Stanford avec des enfants de 4-5 ans. Nous les avons fait asseoir à une table en leur demandant : « Veux-tu une friandise ou en veux-tu deux ? » Bien sûr, ils en voulaient deux. Puis nous leur avons dit : « Tu peux en avoir une tout de suite ou deux si tu attends notre retour. » Nous avons également posé une clochette sur la table afin qu'ils puissent nous appeler lorsqu'ils ne tiendraient plus. Et puis

nous les avons observés par une vitre sans teint. La situation était à peu près semblable à celle d'Adam et Ève au jardin d'Eden : la tentation est apparue et ils devaient lui résister sous peine d'être chassés du paradis.

Qu'ont fait les enfants ?

Ils ont essayé de se distraire : ils se sont caché les yeux avec les mains, ont joué, se sont gratté le nez et les oreilles, ont chanté des chansons. Ils ont été étonnamment inventifs. Une fille a même réussi à s'endormir. Des enfants plus âgés se sont parlé à eux-mêmes : « Si j'en prends un maintenant, j'en aurai pas deux après. Si je ne sonne pas, j'en aurai deux. » Observer cette lutte intérieure a été une expérience exceptionnelle.

Combien d'enfants ont réussi à attendre votre retour ?

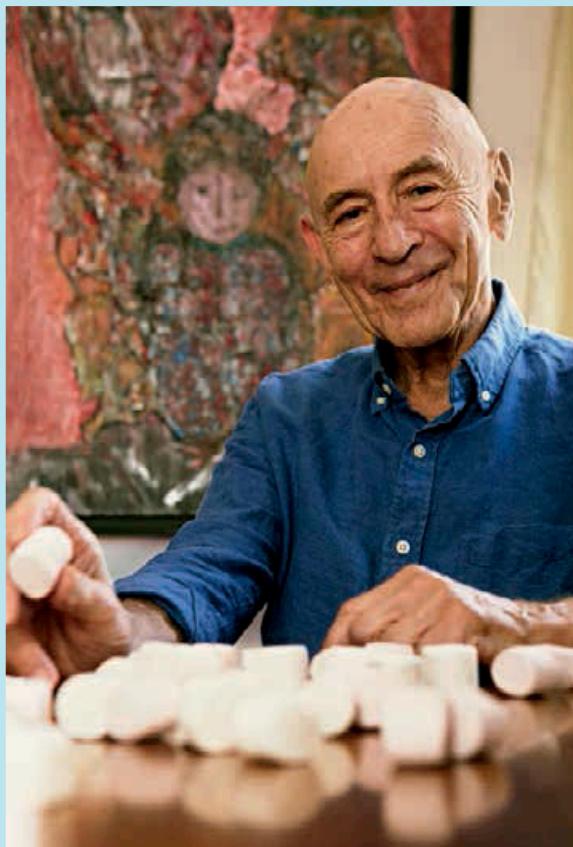
Environ 10 à 20%. Et puis 10 à 20% supplémentaires ont englouti les chamallows quasiment aussitôt. Les autres sont restés entre deux.

Qu'ont fait ceux qui ont réussi à attendre longtemps ?

Il était déterminant de savoir si les enfants se concentraient sur la tentation, donc sur la friandise, ou s'ils pouvaient se distancier. Certains l'ont pris au pied >



Le test du chamallow a été inventé à la fin des années 1960; depuis, de nombreuses expériences lui ont succédé. Ici une série de tests de l'Université de Rochester (2012) sur l'influence de l'environnement sur les performances des enfants.



Walter Mischel

Walter Mischel est né à Vienne en 1930. A l'âge de huit ans, il fuit avec sa famille le national-socialisme et se réfugie aux Etats-Unis. Dans les années 1950, il étudie la psychologie à l'université d'Etat de l'Ohio puis devient, notamment, professeur à Harvard et à Stanford. Très tôt, il critique l'approche selon laquelle le comportement des individus ne s'expliquerait que par leurs traits de caractère et réclame que l'on tienne davantage compte de l'influence de chaque situation. Il vit à New York et enseigne désormais à l'Université de Columbia.

Le test du chamallow

L'expérience est simple, les résultats sont considérables : Walter Mischel et ses collègues ont fait choisir à des enfants en maternelle s'ils voulaient avoir un chamallow tout de suite ou deux plus tard. Ils ont alors mesuré combien de temps les enfants pouvaient résister à la tentation. Ils ont continué à suivre les sujets de l'expérience au cours des décennies suivantes : l'enfant qui avait pu attendre plus longtemps avait ensuite davantage de succès, était en meilleure santé, plus sociable et plus équilibré sur le plan émotionnel.

Lien :

<http://www.youtube.com/watch?v=Y7kjsb7iyms>

de la lettre et ont poussé les chamallows à l'autre bout de la table.

*La capacité de maîtrise de soi est-elle innée ?
Elle ne s'apprend pas ?*

Au contraire ! Les enfants qui n'avaient pu attendre qu'une minute au premier essai ont fini par réussir grâce à un simple truc. Nous leur avons dit qu'ils pouvaient s'imaginer que les chamallows étaient des bouts de coton ou de petits nuages. Soudain, ils ont pu attendre un quart d'heure.

Que peut-on en déduire ?

Dans notre cerveau, il y a deux systèmes de pensée, je les appelle le « chaud » et le « froid ». Le cortex préfrontal est responsable de la pensée froide, il rassemble les représentations abstraites telles que l'image des bouts de coton, par exemple. Quelques parties plus anciennes du cerveau, notamment l'amygdale cérébrale, sont, elles, responsables de la « pensée chaude », des images attrayantes telles que l'aspect délicieux, moelleux et

sucré du chamallow. Si nous parvenons à mettre en marche la pensée froide, nous pouvons mieux résister aux tentations et attendre plus longtemps les récompenses.

Quels ont été les résultats de vos filles au test du chamallow ?

Ils ont été remarquablement bons. Toutefois, je dois dire que l'une d'elles avait des raisins secs dans sa poche et les a mangés les uns après les autres pendant qu'elle at-

tendait ses deux friandises. Aujourd’hui, elle est médecin pour nouveau-nés et a très bien réussi. J’insiste sur le fait que je n’ai pas intégré mes propres enfants dans l’étude officielle, mais elles ont joué un rôle déterminant dans le fait que j’ai continué à observer les autres enfants une fois qu’ils avaient grandi. Ce n’était pas prévu.

Comment cela se fait-il?

Je me demandais parfois au dîner: « Que fait donc tel ou tel? Que sont-ils devenus? » J’ai commencé à prendre des notes et à les comparer avec les résultats du test du chamallow: il semblait y avoir un lien. J’ai alors décidé de faire une étude ultérieure systématique, dix ans après la première.

Quel a été le résultat?

Nous avons trouvé un lien étonnant: l’enfant de 4 ans qui avait pu attendre plus longtemps que les autres pour avoir deux chamallows au lieu d’un était plus performant sur le plan cognitif, avait de meilleurs résultats scolaires et des capacités sociales plus prononcées à 14 ans. Plus tard, nous avons également demandé les résultats du SAT, test national, dont dépend l’accès aux études. La différence entre le tiers des enfants qui avait pu attendre le plus longtemps et le tiers qui avait pu attendre le moins longtemps était d’environ 200 points. C’était assez impressionnant; autrefois, la moyenne du SAT était autour de 1000 points.

Avez-vous continué à observer les sujets de votre expérience?

Oui, lorsqu’ils ont eu 30 ans, nous avons constaté que ceux qui avaient fait preuve de plus de self-control enfants avaient un indice de masse corporelle plus faible et donc moins de problèmes de poids. Puis des collègues m’ont montré le scanner de leur cerveau à 45 ans. Chez ceux qui avaient été plus patients à 4 ans, le cortex préfrontal, qui contrôle le comportement impulsif, était plus actif. Chez ceux qui n’avaient pas pu résister aussi bien, c’est le striatum ventral qui était plus actif. Cette région du cerveau se charge des désirs, du plaisir et des

dépendances. On peut donc même voir des différences dans le cerveau!

Comment se sont passées les retrouvailles 40 ans plus tard?

Je ne les ai pas rencontrés personnellement. Mais deux d’entre eux m’ont contacté. Ils voulaient savoir quels avaient été leurs résultats au test du chamallow. Mais je ne leur ai rien dit évidemment. Aucun des sujets ne connaît son résultat.

« Dans notre cerveau, il y a deux systèmes de pensée. »

Pour une étude si longue, il faut de la discipline en tant que chercheur, n'est-ce pas?

Et de la longévité! Les différences entre les individus m’ont toujours fasciné, mais l’essentiel à retenir est que l’on peut apprendre la maîtrise de soi grâce à des stratégies très simples. Premièrement, il y a le plan « Si-alors »: « Si j’ai faim et que je vais au réfrigérateur, alors je n’ouvre pas la porte. » Deuxièmement, il y a la pensée froide et rationnelle que l’on peut mettre en marche relativement facilement: « Si je m’énerve, alors je compte à l’envers à partir de cent. » A 92, on n’est souvent plus en colère. Ça semble presque idiot, trop simple, mais ça fonctionne étonnamment bien. Et lorsqu’on peut résister aux tentations, on maîtrise mieux sa vie.

Dites-vous que l'autodiscipline est le plus important dans la vie?

Non! Il y a bien sûr beaucoup de situations dans lesquelles nous devrions sonner la cloche, savourer les chamallows et où nous ne devrions pas nous laisser commander par notre cortex préfrontal. Le plus important dans la vie, c’est de pouvoir faire la différence entre les moments où il est intelligent d’attendre et de repousser une récompense et les autres. Lors d’une violente inflation, par exemple, épargner n’a bien sûr aucun sens. De plus, lorsqu’on a trop d’autodiscipline, on peut facilement passer à côté de sa vie.

Vos recherches tournent toujours autour de la manière dont on peut surmonter les difficultés. Croyez-vous que cela a un rapport avec votre histoire ? Enfant, vous avez dû fuir Vienne et les nazis.

Il y a sûrement un lien. Et ça ne vaut pas uniquement pour mes recherches sur la maîtrise de soi. Le self-control est nécessaire pour réussir dans la vie, mais il n'est pas suffisant. J'ai découvert que l'on a aussi besoin d'objectifs solides et passionnés. J'en avais en tant qu'enfant réfugié: je voulais redonner du sens à ma vie et à celle de ma famille. A Vienne, nous appartenions à la classe moyenne bien établie; après notre fuite aux Etats-Unis, nous avons vécu dans une extrême pauvreté. On nous avait tout pris, c'était très difficile. Et ça a fait grandir un sentiment en moi: je voulais rattraper ce préjudice, le réparer. Lorsqu'on a beaucoup d'autodiscipline mais aucun objectif solide et passionné, on peut vivre une belle vie mais elle n'a pas de sens. □

Stefanie Schramm est écrivain et journaliste scientifique à Hambourg. Elle travaille notamment pour « Die Zeit » et pour la radio allemande.

De petites victoires

Leanne Moore, 22 ans, a travaillé bénévolement pendant un an dans une école londonienne qui accueille des enfants défavorisés. Elle nous raconte cette expérience unique.

Par Simon Brunner

«J'ai grandi à la campagne et je voulais avoir un aperçu des écoles en ville. Les clichés ne manquent pas, je voulais donc me faire ma propre opinion», explique la jeune femme, qui vient de passer un an au sein d'une association caritative, City Year UK. Elle a travaillé 1 500 heures bénévolement en tant que modèle, mentor et tutrice pour les enfants défavorisés d'une école.

«Au début, j'étais accablée. Je me suis vite rendu compte que je devais laisser ma vie habituelle derrière moi. Une journée d'école normale commençait à 07h30 avec le club petit-déjeuner pour 20 à 30 enfants. Nous préparions un repas chaud, jouions à des jeux de plateau, faisions des activités sur iPad ou lisions. Sans nous, les bénévoles, il était impossible à l'école de maintenir le club petit-déjeuner.»

L'école primaire où Leanne Moore a passé son année, en tant que bénévole City Year UK, se situe à Hackney. L'arrondissement a un taux de pauvreté infantile de 37%, le troisième plus élevé de Londres. Un tiers des enfants bénéficient des repas gratuits servis à l'école, 40% ont des besoins éducatifs et 44% n'ont pas l'anglais comme langue maternelle.

Le temps fort de l'année

«Après le club petit-déjeuner, j'aideais les enfants qui figuraient sur la «Focus List», c'est-à-dire ceux qui avaient besoin d'un accompagnement supplémentaire en cours. Il y avait un enfant de neuf ans qui connaissait des difficultés dans toutes les matières. Pourtant, en maths, alors qu'il était incapable de résoudre un problème en une heure, il s'est tellement amélioré qu'il a réussi à en résoudre sept ou huit. De même, en anglais, il est parvenu à écrire une page entière en 30 minutes, alors qu'avant il n'arrivait à écrire qu'un seul mot dans ce



Un modèle et un mentor: Leanne Moore (à gauche) lors de son bénévolat à Hackney.

City Year UK est une organisation qui rassemble des jeunes talentueux de 18 à 25 ans issus des milieux les plus divers et qui souhaitent s'engager socialement. Lors de leur année de volontariat, ceux-ci doivent faire figure de modèles, de mentors et de tuteurs pour les enfants des écoles urbaines.

Site Web: www.cityyear.org.uk
Twitter: [@CityYearUK](https://twitter.com/CityYearUK)

City Year est une organisation partenaire de Credit Suisse EMEA Foundation à Londres.

laps de temps. Cela m'a beaucoup marquée.»

Ces succès sont nommés «histoires d'étoiles de mer» chez City Year UK, d'après l'histoire d'une petite fille qui remit à l'eau des étoiles de mer échouées après une tempête. Pour cela, elle incita un groupe de curieux, au début sceptiques, à en faire de même et ils parvinrent à sauver les étoiles de mer.

Leanne Moore a également passé du temps avec les enfants lors des jeux et des pauses, elle les a aidés dans leurs devoirs et a organisé des clubs de science, d'art et de cinéma. Elle a aussi fait cela pour se préparer à sa carrière en tant qu'institutrice d'école primaire après son diplôme à l'Université de Winchester.

Eprouvant mais gratifiant

Les bénévoles étaient vus par les élèves comme des «intermédiaires entre les professeurs et les amis», raconte-t-elle. Ainsi, il était plus facile pour eux de se confier à nous.»

Leanne Moore, 22 ans, est originaire du Hampshire, une région rurale au sud-ouest de Londres. Elle avoue: «Je n'en savais pas beaucoup sur la capitale, et encore moins sur Hackney. Cette année m'a ouvert les yeux sur la vie de ces écoliers à la maison. Les enfants ramènent leurs problèmes à l'école, on le voit à leur comportement.»

Son bilan sur cette année de bénévolat est positif: «Les succès des écoliers étaient aussi de petites victoires pour moi. L'année a été éprouvante, mais cela en valait la peine. J'étais fière comme peut l'être une mère, même si je n'ai pas d'enfants.» □

Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2014



Grande enquête aux Etats-Unis, au Brésil,
à Singapour et en Suisse
Thème principal : le numérique

Ainsi pense la jeunesse

Les «millennials» font l'actualité : le magazine «Time» décrit ces jeunes nés à la fin du siècle dernier comme la «Me Me Me Generation» (la génération du moi et rien d'autre), «Forbes» parle d'un nouveau style de leadership mondial («Millennials Will Soon Rule The World», ils régneront bientôt sur le monde). L'hebdomadaire «Die Zeit» s'interroge : «Wollen die auch arbeiten?» (Veulent-ils encore travailler?) Mêmes stéréotypes dans le contenu des articles. Née dans la société de consommation, la «génération Y», comme on l'appelle aussi, est en quête permanente de sens. Elle se désintéresse de la politique et s'investit dans le monde numérique.

Le Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse se penche sur l'état d'esprit de ces jeunes au moyen d'une analyse approfondie. Il a été établi pour la cinquième fois auprès des 16-25 ans aux Etats-Unis, au Brésil, à Singapour et en Suisse. Quels sont les principaux enseignements ? L'essentiel en bref :

- Génération numérique : pour près de 90% des jeunes interrogés, Internet joue un rôle important, voire apparaît indispensable, beaucoup se déclarant étroitement liés à leur «communauté en ligne». Pour autant, il serait par trop pessimiste d'associer leur engouement pour le numérique à un tempérament superficiel. Internet leur sert souvent à s'informer, et ils sont conscients de ses dangers. A la question «Qui peut vous protéger sur Internet?», plus de 78% d'entre eux répondent : eux-mêmes.
- Valeurs stables : étonnamment, les valeurs se maintiennent. L'impression d'une génération assoiffée de sens se confirme.
- Suisse : la jeunesse va (toujours) bien : le travail n'est pas très important, contrairement aux vacances. Les jeunes, pour qui les parents représentent une sécurité, n'aspirent pas à faire mieux que leurs aînés financièrement parlant. Ils cherchent à développer leurs propres talents. Seules ombres au tableau : le conflit générationnel qui se dessine et la perception des étrangers, notamment ceux issus de l'Union européenne.
- Brésil : la jeunesse du plus grand pays d'Amérique latine est insatisfaite. Elle dénonce la corruption et réclame des réformes.
- Etats-Unis et Singapour : deux pays où dominent les préoccupations matérielles.

Nous avons organisé les résultats du Baromètre de la jeunesse en quatre chapitres, complétés par l'analyse de deux experts. Nous vous souhaitons une agréable lecture sur la génération Y aux multiples facettes.

La rédaction



Plus de
78%
des jeunes,
tous pays
confondus,
savent qu'ils
sont les mieux
à même d'assu-
rer leur propre
protection
sur Internet.

Sommaire

01 – Univers numérique

Cliquer, scrollier, liker : la génération numérique vit dans un monde de gadgets et d'applis, plus structuré que ce qu'on pourrait penser. – 58

02 – Objectifs et valeurs

Beaucoup d'espérance (sauf au Brésil), mais est-ce suffisant pour l'économie et la société ? – 60

Suisse – Essai

Thomas Held sur la jeunesse suisse – 62

International – Interview

Lynne Chisholm sur la jeunesse internationale – 65

03 – Ecoles, travail, finances

Génération raison : pas d'épanouissement au travail, accent sur les études (sauf en Suisse), épargne. – 68

04 – Politique et société

Risque d'émeutes ? Insatisfaits, les Brésiliens réclament des réformes. – 70

Pour le Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2014, près d'un millier de jeunes âgés de 16 à 25 ans ont été interrogés en Suisse, au Brésil, à Singapour et aux Etats-Unis.



Le sondage

L'enquête a été réalisée principalement en ligne par l'institut de recherches gfs.bern entre avril et juin 2014. Le Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse est établi chaque année depuis 2010. La rédaction (Simon Brunner) a étudié les résultats pour ce Bulletin. Cette année, des questions sont également soulevées sur l'identité numérique et les relations entre la Suisse et l'Union européenne.

L'enquête complète

Dans ce dossier, vous trouverez les principaux résultats et interprétations d'experts. L'étude est disponible dans son intégralité sur le site web du Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse :

www.credit-suisse.com/barometre/jeunesse



01 – L'univers numérique

Etats-Unis
Brésil
Singapour
Suisse

Rien ne caractérise plus cette génération que son attirance pour le numérique. Dans le Baromètre de la jeunesse, on observe tout d'abord combien le numérique a pénétré l'univers de la jeunesse; on note également que les jeunes différencient très précisément les différents appareils et programmes et qu'ils savent qui est responsable de la protection de leurs données.

Pour communiquer avec leurs amis, les jeunes ont recours à un large éventail d'outils numériques (ill. 1.1), avec une préférence pour WhatsApp Messenger. Cette société a été créée en 2009 et vendue à Facebook au début de l'année pour 19 milliards de dollars. L'utilisation de WhatsApp a augmenté de 38% au Brésil; seuls les Etats-Unis, patrie de l'application, semblent ne pas (encore) y succomber. Là-bas, c'est le SMS qui prédomine.

Quant à Facebook, il prend une place importante chez les jeunes; près de 9 sur 10 ont un compte. Ce réseau social est tendance, notamment au Brésil et à Singapour (ill. 1.5); les fréquents communiqués de presse qui prédisent la fin de la plate-forme semblent prématurés. Près de 9 jeunes sur 10 trouvent qu'Internet a un rôle important dans leur vie, voire qu'il est absolument indispensable (ill. 1.2); ils sont donc nombreux à l'utiliser plus de deux heures par jour à des fins privées (ill. 1.3).

Responsabilité en ligne

Pour trouver des renseignements, le numérique joue aussi un rôle important. Les sites d'informations sur Internet sont très appréciés. Les quotidiens payants, en revanche, deviennent peu à peu insignifiants (ill. 1.4). Une particularité suisse: le journal gratuit. 23% des jeunes Suisses lisent «20 minutes», «Blick am Abend» ou des équivalents. Si l'on se souvient du large rejet de l'opinion publique lors du lancement de ces journaux, on peut désormais dire qu'il n'y a probablement jamais eu de génération aussi encline à lire le journal que les jeunes Suisses d'aujourd'hui.

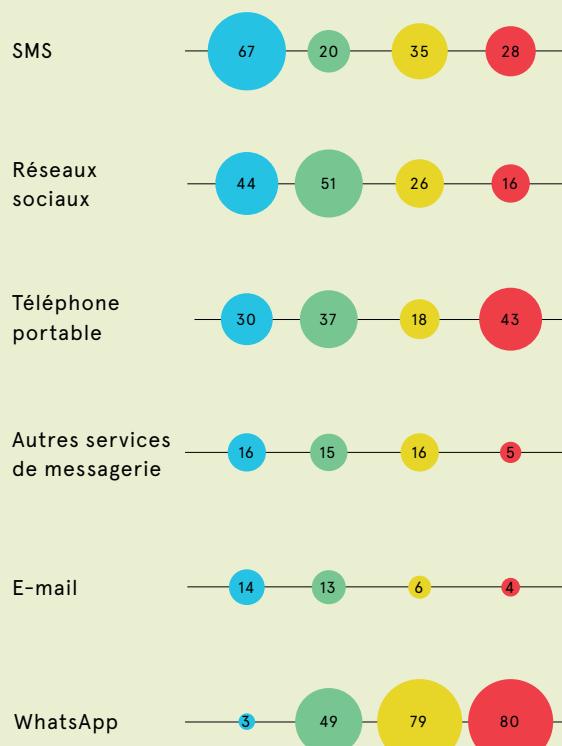
Quelle est la tendance chez les jeunes (ill. 1.5)? Les outils et les programmes numériques. La télévision ne joue (encore) un rôle important qu'aux

Ill. 1.1 – Communication entre amis

Grande popularité de WhatsApp

«Avec quels outils discutez-vous entre amis?»

En %



Fait 1.1 – Attentes vis-à-vis de la politique

Au moins **90%** des jeunes dans le monde pensent que la politique devrait accroître la protection contre les attaques criminelles portées aux données numériques.

Etats-Unis, peut-être parce que les séries, très coûteuses, y sont faites sur mesure pour un public jeune et ont en partie remplacé le cinéma. En Suisse, outre les smartphones, les jeunes aiment également «retrouver des amis» et prendre des vacances (voir également chapitre 3).

Les plates-formes Internet comme Myspace ou le Facebook brésilien Orkut (ill. 1.6) sont passées de mode. On voit ainsi combien le numérique évolue rapidement et à quel point ce jeune groupe de consommateurs zappe vite, car il est parfaitement au courant des tendances.

Enfin, concernant la protection des données: si les parents se sont battus pour une plus grande protection de leur vie privée, les jeunes donnent parfois l'impression de livrer leurs commentaires, leurs photos et leurs vidéos au public sans but précis. Pourtant, ils sont familiarisés à cette thématique. Ils savent qu'ils doivent se protéger dans ce monde virtuel (voir page 67) et, quand on leur demande ce qu'ils attendent de la politique concernant Internet, plus de 90% d'entre eux souhaitent une «protection contre les attaques criminelles portées aux données numériques» (fait 1.1). □

III. 1.2 – Importance d'Internet dans le quotidien

Pour plus de 87%, le réseau est très important

« Quelle importance a Internet dans votre quotidien ? »

En %



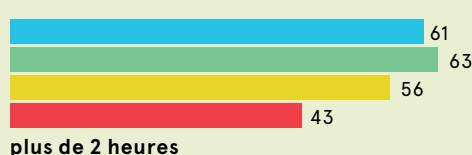
un rôle important / indispensable

III. 1.3 – Utilisation des médias

Au moins deux heures par jour en ligne

« Combien de temps passez-vous en moyenne sur Internet à des fins privées ? »

En %



plus de 2 heures

III. 1.4 – Principale source d'informations

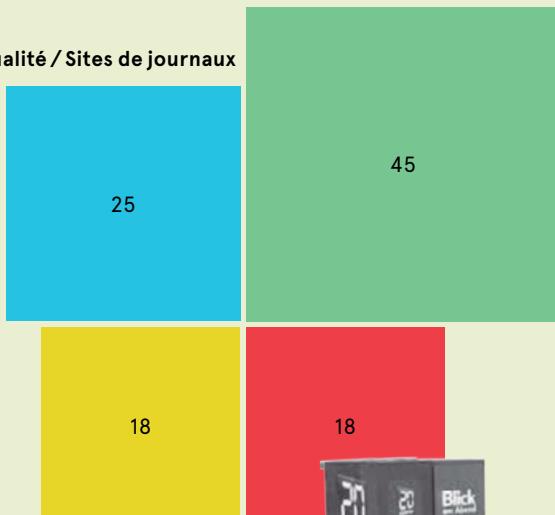
Internet passe devant les journaux

« Quelle est votre principale source d'informations ? »

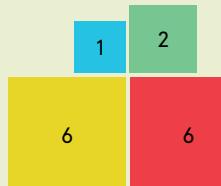
En %

Internet:

Sites d'actualité / Sites de journaux



Quotidiens payants



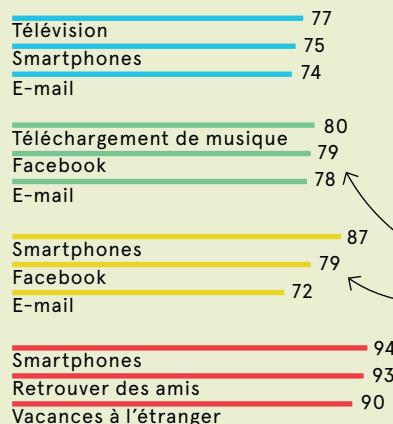
Spécificité suisse:
23% lisent des
journaux gratuits tels
que « 20 minutes » ou
« Blick am Abend ».

III. 1.5 – Tendances

Le monde virtuel est tendance

« Voici une liste de divers objets et loisirs du quotidien. Evaluez si vous les jugez tendance dans votre sphère privée et si vous vous en servez. » (top 3 de chaque pays)

En %



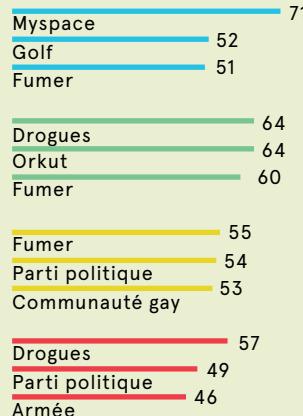
Plus de 87% des jeunes interrogés dans le monde sont inscrits sur ce réseau social.

III. 1.6 – Tendances

Les drogues, les partis et les sites Internet obsolètes sont démodés

« Voici une liste de divers objets et loisirs du quotidien. Evaluez si vous les jugez démodés dans votre sphère privée et si vous vous en servez. » (top 3 de chaque pays)

En %



02 – Objectifs dans la vie et valeurs

Etats-Unis
Brésil
Singapour
Suisse

La bonne nouvelle: si l'on demande aux jeunes comment ils voient leur avenir, ils sont majoritairement confiants, sauf à Singapour (ill. 2.1). La mauvaise nouvelle: la confiance au Brésil a perdu 11 points de pourcentage (pp) en deux ans. Les jeunes du plus grand pays d'Amérique latine se sentent sous pression et sont insatisfaits (plus de détails page 70). L'aspect positif est que plus des deux tiers des jeunes Brésiliens interrogés souhaitent assumer des responsabilités (fait 2.1).

Dans l'expression à la mode «génération Y», le «Y» représente la quête de sens des jeunes (Y = Why?). Dans le Baromètre de la jeunesse, en revanche, peu de choses indiquent une recherche régulière de raisons de vivre. Les valeurs (ill. 2.2) semblent stables: aucune entrée n'a bougé de plus de 0,3 point par rapport à l'an dernier, beaucoup sont même inchangées.

Globalement, aucun des pays n'a de jeunes véritablement conservateurs. Partout, l'altruisme et la famille/les amis revêtent une grande importance. Les jeunes Brésiliens se distinguent en outre par des orientations prononcées s'exprimant notamment dans la religion, l'altruisme et le postmatérialisme. Ils se caractérisent aussi par une attitude hédoniste, toutefois moins clairement que l'on croit. La jeunesse suisse est peu matérialiste et peu religieuse. Les 16-25 ans aux Etats-Unis et à Singapour sont matérialistes, ce que révèle également l'analyse de leurs problèmes (cf. page 70).

Pas de sécurité de la part des parents

Il est préoccupant de constater que les jeunes ont le sentiment que la société ne dépend pas particulièrement d'eux (ill. 2.3). Ces deux dernières années, cette valeur s'est effondrée: Etats-Unis: -16 pp, Brésil: -17 pp, Singapour: -7 pp (en comparaison annuelle), Suisse: -2 pp. Les valeurs de la société ont évolué de la même manière. Ces résultats s'expliquent par la crise économique, qui n'a pas touché la confiance et les valeurs, mais les perspec-

Ill. 2.1 – Votre avenir

Confiance: plus forte que jamais en Suisse, en baisse au Brésil

«Comment évaluez-vous votre avenir?»

Réponse «plutôt confiant», en %



Fait 2.1 – Engagement

Plus de 50% des jeunes souhaitent assumer des responsabilités, jusqu'à 69% au Brésil.

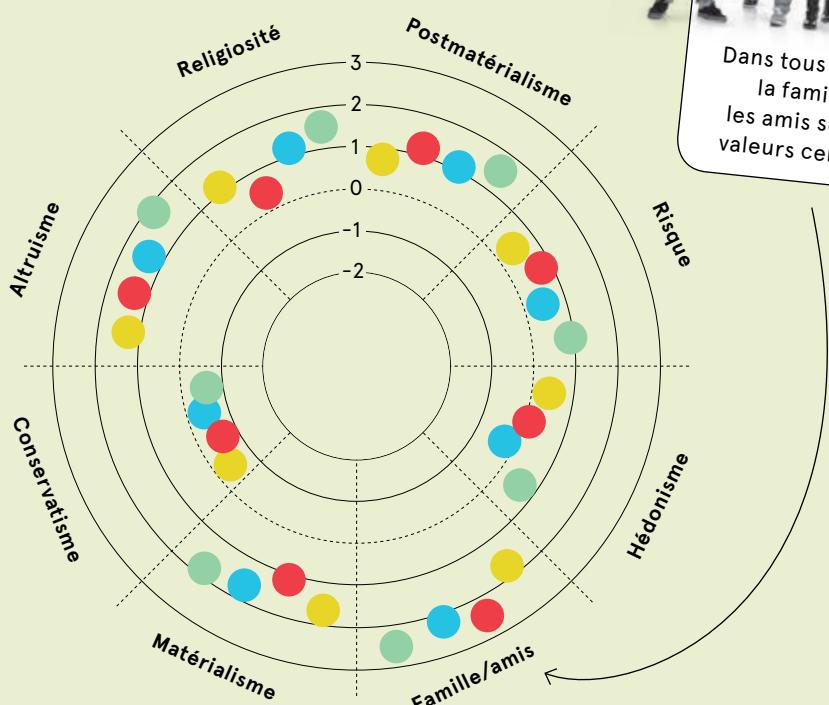
Ill. 2.2 – Valeurs

Les jeunes sont moins conservateurs

Le cumul de différentes questions d'indice avec un minimum de -3 et un maximum de +3.



Dans tous les pays, la famille et les amis sont des valeurs centrales.



tives matérielles : la sécurité assurée par les parents et l'Etat n'est pas une option (les deux valeurs ont fortement baissé ces deux dernières années, sauf en Suisse). Seul un petit nombre veut ou peut « profiter de la vie ».

Parallèlement, si l'on se penche sur les objectifs de cette génération (ill. 2.4), beaucoup de préoccupations tournent autour du travail, de l'argent et de la carrière. Toutefois, la première place revient à « l'équilibre travail-vie privée ». Cela pour-

rait s'expliquer par le fait que la génération est imprégnée des schémas familiaux modernes et sait à quel point il est difficile de concilier travail, famille et loisirs. Ou bien les jeunes ont déjà eux-mêmes éprouvé le stress et le rythme de la vie actuelle dans leur travail.

En Suisse, les jeunes vont bien. Ils ont moins de problèmes financiers que les groupes de comparaison internationaux. Concrètement, la confiance s'est renforcée, elle est désormais plus forte que nulle

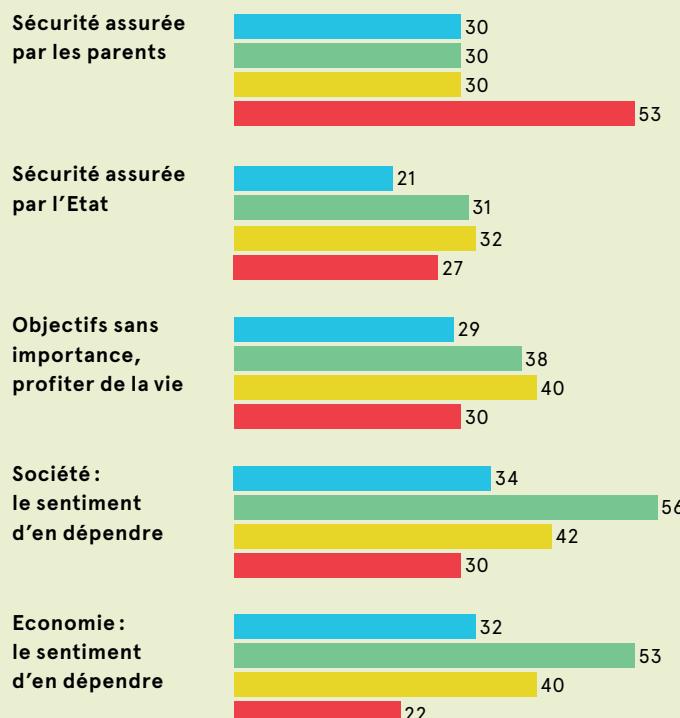
part ailleurs (ill. 2.1), les biens matériels sont moins importants que les amis et la famille (ill. 2.2) et on peut compter sur cette dernière et ses moyens financiers (ill. 2.3). Le postmatérialisme apparaît clairement dans les objectifs (ill. 2.4) : les loisirs et le travail doivent s'accorder, et faire mieux que leurs parents n'est pas une priorité pour les jeunes. On préfère suivre ses propres talents que d'aspirer à une formation académique ou à une carrière professionnelle fulgurante. □

Ill. 2.3 – Plans d'avenir

Peu de sécurité assurée par les parents et l'Etat

« Lorsque vous pensez à votre avenir : à quel degré les affirmations suivantes correspondent-elles à vos projets ? »

En %



Sentiment des jeunes :
l'économie a de moins en moins besoin d'eux.



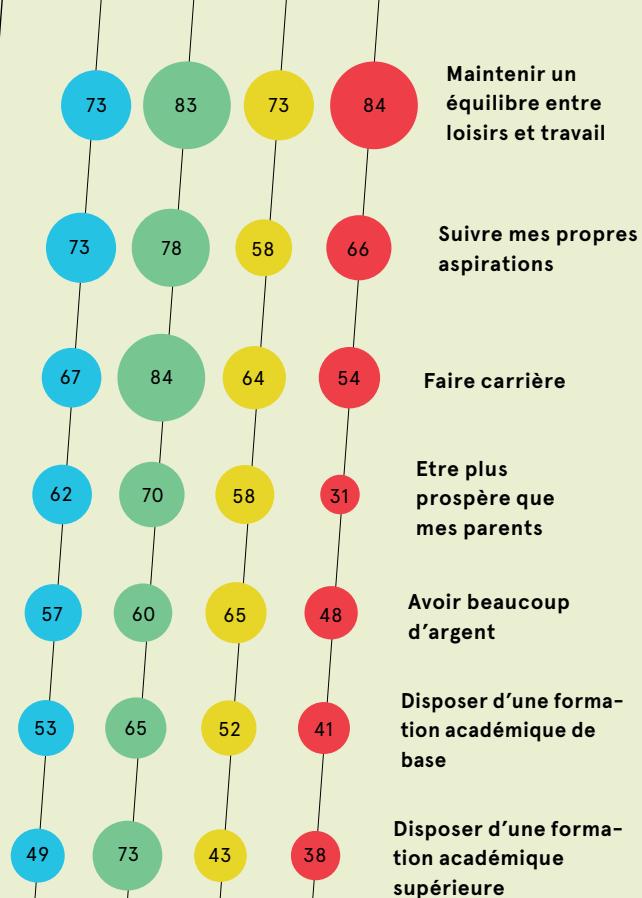
Ill. 2.4 – Objectifs de vie

Thème important : « l'équilibre travail-vie privée »

« Lorsque vous pensez à vos objectifs de vie, à quoi aspirez-vous ? »

Réponse « j'y aspire absolument » et « j'ai tendance à y aspirer »
En %

Etats-Unis Brésil Singapour Suisse



Suisse

Privilégiée, choyée, mais incertaine

La jeunesse suisse se porte bien. Pourtant, on constate quelques ombres au tableau. Va-t-on vers une tendance à l'isolement ?

Par Thomas Held



Si on leur offrait 10 000 francs, les jeunes Suisses en dépenseraient la majorité, alors que cet argent servirait dans d'autres pays à rembourser des dettes ou à faire des achats (Photo : Montreux Jazz Festival, 2014).

Les jeunes en question dans le Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse font partie de ce qu'on appelle les «millenials», les enfants nés après 1980 et jusqu'à la fin du siècle dernier. Ce printemps, un rapport du Pew Research Center aux Etats-Unis faisait sensation*: ce groupe de réflexion axé sur l'étude des générations a mis cette catégorie d'âge en lumière et en a conclu qu'elle était si différente des précédentes que l'on devrait parler d'une nouvelle façon de devenir adulte. Du moins aux Etats-Unis.



Les résultats du Baromètre de la jeunesse le confirment et dressent la même conclusion pour la Suisse, le Brésil et Singapour. La génération à l'étude a grandi dans le monde numérique: lettres, livres, téléphone fixe et bientôt même le PC font partie du monde des «vieux». Les natifs du monde numérique savent parfaitement quand utiliser un outil plutôt qu'un autre: WhatsApp signe l'arrêt de mort du SMS et de nouvelles applications ont enterré la télévision (sauf aux Etats-Unis). De plus, presque tous les jeunes ont un compte Facebook. Les réseaux d'amis et de famille restent les groupes les plus importants, mais la communauté en ligne constitue déjà une unité sociale d'ampleur.

Autre conclusion: les organisations (sociales?) subissent une grande perte d'importance, et cette génération est extrêmement distante vis-à-vis de la politique. Sur la liste des choses qui sont «out», les partis politiques sont à la deuxième place, juste après la drogue. Même les organisations de jeunes et les manifestations n'ont pas la cote (sauf au Brésil), ce qui est inquiétant (voir en fin d'article).

Le chômage perd en importance

Malgré une telle identité commune, la génération numérique apparaît plus conservatrice en Suisse que dans les autres pays. D'une part, sa principale référence en matière de médias sont les journaux gratuits comme «20 minutes» et leur version en ligne, et non les réseaux sociaux. D'autre

part, les jeunes Suisses transmettent leurs données moins souvent et avec davantage de prudence.

Selon le Baromètre de la jeunesse, les jeunes Suisses ne sont pas seulement plus conservateurs sur la Toile, mais aussi plus privilégiés que ceux des autres pays étudiés. La preuve en est leur situation matérielle: alors que dans les trois groupes de comparaison la moitié des jeunes interrogés ont des dettes, seule une petite minorité en a en Suisse. S'ils se voyaient offrir 10 000 francs (ou un montant équivalent), la plupart des jeunes Suisses dépendraient cet argent dans des vacances, tandis que les jeunes des autres pays rembourseraient leurs dettes ou feraient des achats.

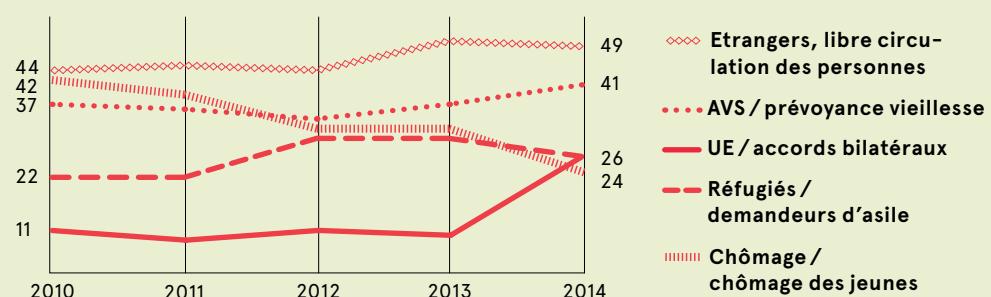
Même le chômage a quasiment disparu de la liste des préoccupations en Suisse. Le métier choisi doit, plus que dans les autres pays, être intéressant, correspondre aux rêves et permettre l'épanouissement de soi. Si on est mal à l'aise dans son travail, il faut en changer. Pour la première fois dans l'histoire du Baromètre, seule une minorité pense que l'on peut s'estimer heureux d'avoir un emploi. L'équilibre entre travail et vie privée et le fait de ne pas se borner à suivre une seule voie sont très importants en Suisse. Le poste rêvé serait au sein d'une grande entreprise internationale, mais dans son propre pays. On semble oublier que, chez ces employeurs, l'équilibre entre le travail et le temps libre penche souvent du premier côté. >

Les cinq problèmes majeurs

Nouvelle inquiétude: les relations avec l'UE

«La liste ci-dessous contient divers thèmes qui ont été abondamment commentés et ont fait l'objet de nombreuses parutions écrites; veuillez la parcourir dans son ensemble, puis sélectionner les cinq points qui correspondent selon vous aux cinq principaux problèmes auxquels le pays est confronté.»

En %



Quelques ombres au tableau

Les jeunes Suisses affichent ainsi un faible intérêt pour l'économie, même si l'argent et la carrière ont légèrement gagné en importance par rapport à l'année dernière. En revanche, ils sont largement en tête s'agissant de l'indicateur du post-matérialisme : en effet, par rapport aux autres pays, seule la moitié des jeunes souhaitent atteindre une prospérité supérieure à celle de leurs parents.

Le Baromètre de la jeunesse dresse pour la Suisse l'image d'une jeunesse privilégiée, voire gâtée, mais certaines données montrent de premières fissures. La prospérité semble si évidente qu'elle n'en est même plus désirable. Mais parallèlement, on s'en remet tout de même à cette

Emploi souhaité
+9 pp
73%
aimeraient
être employés
dans une
entreprise
internationale
en Suisse.

dernière : deux fois plus de jeunes que dans les autres pays du Baromètre comptent sur la protection (matérielle) de leurs parents.

Les jeunes des quatre pays étudiés attachent de l'importance à la formation initiale et continue, mais avec un certain scepticisme en Suisse quant à la formation universitaire : seule une minorité pense qu'elle constitue le meilleur fondement d'une carrière. Et même si les jeunes Suisses, pour la plupart, semblent satisfaits de leur situation, ils se plaignent de discrimination et s'inquiètent d'une possible aggravation du conflit des générations.

De tels écarts indiquent que les jeunes estiment leur situation plus fragile que ne le laisse entendre la stabilité des profils du Baromètre de la jeunesse. En tant que génération connectée et informée, ils se doutent peut-être qu'ils ne pourront pas combler leurs besoins de

prospérité et de sécurité matérielle en leur préférant une vie tranquille guidée par le post-matérialisme.

L'insécurité du statut

Cette situation mène donc à une insécurité du statut, qui offre une interprétation différente du classement des problèmes. Celui-ci reste dominé par la question des étrangers et, depuis peu, par les relations entre la Suisse et l'UE. De prime abord, on pourrait y voir une réaction à l'agenda politique et à l'importance de ce sujet dans les médias après le oui à l'initiative contre l'immigration de masse. Mais l'insécurité du statut peut aussi expliquer les problèmes prioritaires indiqués par les jeunes Suisses, qui redoutent une perte de leurs priviléges suite à la concurrence liée à l'immigration sur le marché du travail et des études, ainsi qu'à la stagnation ou même à l'appauvrissement de l'économie du fait de la baisse à long terme du commerce extérieur et de l'incertitude qui l'accompagne. L'importance de la question des étrangers et des relations avec l'UE, de même que le fort engagement en faveur des accords bilatéraux, ne serait ainsi que la réponse à cette évolution.

Reste à savoir quelles conséquences tirera de cet état d'esprit antinomique une génération qui se tient ostensiblement à distance des institutions et des partis. Ces «millenials» peu engagés, qui font l'objet du Baromètre 2014, deviendront-ils des suiveurs autoritaires qui pensent préserver leurs priviléges suisses au prix de l'isolement ? Ou bien formeront-ils une voix,

peut-être par le biais de nouveaux médias, qui aidera la rationalité économique à percer ? Le Baromètre 2015 apportera déjà quelques réponses. □

*Pew Research Center, mars 2014,

«Millennials in Adulthood: Detached from Institutions, Networked with Friends»



Thomas Held est diplômé en sociologie de la famille. Il a été directeur d'Avenir Suisse et travaille aujourd'hui comme chef de projet, conseiller et journaliste à Zurich.

L'avenir des relations entre la Suisse et l'UE

Soutien important de la voie bilatérale

«A quoi les relations futures entre la Suisse et l'UE devraient-elles ressembler selon vous ? Quelle est pour vous la priorité ?»

En %



International

«Un monde numérique enrichissant»

Que les parents se rassurent, le monde virtuel est bien plus synonyme d'opportunités que de danger pour les jeunes, selon Lynne Chisholm, professeur de sociologie, qui s'inquiète par ailleurs de certains résultats du Baromètre de la jeunesse.

Entretien : Simon Brunner



Professeur Chisholm, les jeunes accordent parfois davantage de valeur à leur «communauté en ligne» qu'aux «relations» ou à leur «communauté religieuse». Beaucoup de parents ont du mal à comprendre comment l'on peut se sentir lié à une communauté virtuelle.

Depuis toujours, la sociabilité est une caractéristique des jeunes. En groupe, les jeunes apprennent beaucoup, notamment sur eux-mêmes, et l'immense

avantage de ce contexte est pour eux l'absence des adultes et de normes de conformité. Ce n'est pas un secret : les parents ont des difficultés à comprendre l'univers des jeunes.

Mais il existe tellement de dangers sur Facebook et les autres réseaux sociaux ! Une communauté virtuelle n'est ni plus ni moins qu'un autre mode de socialisation, qui se déroule de manière virtuelle plutôt

qu'au coin de la rue, comme pour leurs grands-parents. Le monde numérique est un enrichissement : les coins de rue existent toujours, mais les rues virtuelles permettent aussi à de jeunes personnes timides ou géographiquement isolées d'accéder à une sociabilité de leur âge. Évidemment, il existe des risques (comme dans la rue). L'important est de sensibiliser les jeunes à la question des médias, que ce soit en famille, à l'école ou dans les >

associations. Selon le Baromètre de la jeunesse, les jeunes ont parfaitement conscience d'être les seuls responsables de leur sécurité sur Internet.

Comment cette génération est-elle marquée par le virtuel ?

D'un côté, les restrictions d'accès et les frontières géographiques sont éliminées. De l'autre, le monde virtuel permet à la communication par l'image de réinvestir le quotidien : de nombreux jeunes sont des photographes et des réalisateurs de films semi-professionnels. Et le temps réel virtuel modifie les structures temporelles habituelles de la pensée et de l'action : on écrit spontanément un SMS pour se retrouver, on chatte en permanence avec ses amis, et on connaît à tout moment les performances de l'équipe sportive que l'on soutient.

La cohésion sociale peut-elle être générée ainsi ?

Il faut renouveler les représentations habituelles de la cohésion sociale. Les mondes numériques permettent d'instaurer solidarité et sentiment d'appartenance sur un large front. Il suffit de penser au Printemps arabe, alimenté en grande partie par un mouvement de jeunes indépendants, né virtuellement.

Outre l'avènement du numérique, comment les employeurs doivent-ils aborder cette génération ?

Laissez-moi retourner la question : comment les jeunes doivent-ils aborder les employeurs ? En Suisse, la plupart des jeunes entrent rapidement dans la vie professionnelle et sont matériellement bien pourvus. Ils sont ainsi en mesure d'aborder leur employeur avec aplomb, et d'avoir des exigences de qualité pour leur travail et leur carrière, sous peine d'aller signer chez un concurrent.

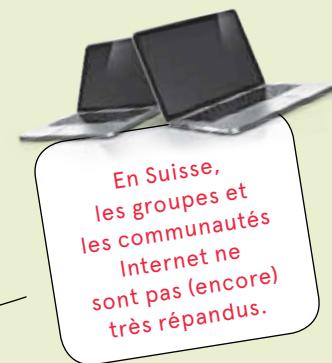
Qu'en est-il des autres pays de l'étude ?

L'accès à la vie professionnelle y est beaucoup plus risqué et lent. Au Brésil et aux Etats-Unis, les employeurs ont une meilleure position. Cela signifie que les jeunes doivent être plus patients et inventifs. Cependant, il est important qu'ils ne se résignent pas à être embauchés par des employeurs qui utilisent peu

Appartenance aux unités sociales

Grande affinité avec des communautés virtuelles

«A quelle unité sociale avez-vous le sentiment d'appartenir ?»
Réponse « communauté en ligne »
«appartenance forte» et «appartenance moyenne», en %



leur potentiel et les sous-paient. Les jeunes doivent aussi avoir confiance en eux et faire preuve d'émancipation, ce qui arrive lorsqu'ils réalisent qu'ils ont de la valeur au sein de la société et qu'on leur prodigue des paroles bienveillantes à l'école ou à la maison.

sentent concernés sur le plan personnel et social votent. De nombreux jeunes trouvent que leurs conditions de vie, leurs besoins et leurs valeurs sont peu représentés dans la politique établie. Cela doit changer si l'on veut intéresser les jeunes à la politique.

La situation semble mauvaise pour la jeunesse brésilienne. Sa fierté nationale s'érode, elle constate les dysfonctionnements du gouvernement ou un besoin important de réformes. Les inquiétudes concernant la corruption n'ont jamais été aussi fortes. Faut-il craindre une nouvelle révolte des jeunes ?

Tout d'abord, leurs inquiétudes sont l'indicateur de l'état d'une société en tant qu'ensemble. Ensuite, ils sont souvent au premier plan lorsqu'il s'agit d'exiger des réformes ou des changements. Ici, les résultats du Baromètre de la jeunesse sont clairs : quand rien ne s'améliore, une étincelle se produit et de nouveaux troubles apparaissent, quoi qu'il en soit du côté des jeunes, mais pas seulement.

Les jeunes à Singapour et aux Etats-Unis ont des inquiétudes plutôt matérielles, pour quelles raisons ?

La perte réelle ou redoutée de la prospérité et des bonnes conditions de travail occupent le premier plan, notamment dans les pays traditionnellement très matérialistes, comme les Etats-Unis ou Singapour. Le Brésil a une tout autre histoire et une réalité sociale bien différente.

Vie professionnelle
43%
des Brésiliens et
des Brésiliennes
interrogés
recherchent un
emploi.

(Etats-Unis : 40%,
Singapour : 26%, Suisse : 16%)

Au sujet de la politique : les technologies modernes, comme le vote électronique, peuvent-elles faire revenir les jeunes dans les bureaux de vote ? Que faire contre le ras-le-bol politique ?

On ne peut pas faire boire un cheval qui n'a pas soif : peu importe l'organisation des élections, seuls ceux qui se

Pour les jeunes de tous les pays, il est très important de maintenir un équilibre entre la liberté et le travail. Est-ce réaliste ?

Je reste pessimiste sur ce point. Pour le moment, rien n'indique que l'on puisse espérer un changement de tendance concernant les bonnes conditions de travail. Malheureusement, les jeunes sont très résistants et relèvent volontiers les défis. Les éventuelles conséquences négatives pour la vie de famille et la santé ne surviennent que bien plus tard.

Une part importante des 16–25 ans a déjà des dettes, que ce soit auprès d'un opérateur de téléphonie mobile, d'une société de cartes de crédit ou d'un organisme de crédit : faut-il s'inquiéter, ou est-ce une question de culture ?

Oui, c'est inquiétant, comme pour tous ceux qui ont contracté des dettes élevées, quel que soit leur âge. Il est bien plus simple de s'endetter que l'inverse. Les jeunes endettés vivent avec une sorte d'hypothèque qui limite durablement leur style de vie et leur capacité d'agir. On constate également que par leur comportement, le secteur privé comme les Etats donnent l'impression qu'il est normal d'avoir de lourdes dettes, voire que cela conditionne une réussite future. Dans ce contexte, comment inciter les jeunes à ne pas en contracter ? La jeunesse vit également dans un monde

de consommation omniprésent dont l'objectif est l'augmentation de la consommation. Pourquoi nous étonnons-nous que les jeunes s'endettent ?

En Suisse, le poids de la dette est plus faible. Pourquoi ?

La Suisse est connue pour être un pays aisé. Ici, comme le montre le Baromètre de la jeunesse, les jeunes sont fortement soutenus par leur famille. Quand on dispose d'une réserve financière, on n'a pas besoin de crédit, et les factures sont souvent réglées par les parents ou les proches. A cela s'ajoute une importance culturelle accordée au fait de mettre de l'argent de côté et aux économies solides, à petite comme à grande échelle. En Europe, des images nuancées émergent dans les différents Etats, en fonction des traditions culturelles et des modèles économiques.

Point positif : lorsque l'on offre aux jeunes une grosse somme d'argent, ils en mettent de côté plus de la moitié, jusqu'à 75% à Singapour. Cette génération est-elle plus raisonnable que celle de leurs parents, issue du baby-boom ?

Qui a dit que les baby-boomers ne sont pas ou n'étaient pas spécialement raisonnables ? En tout cas, ils ont vécu dans leur jeunesse des conditions complètement différentes : la croissance économique était bonne et socialement, tout était beaucoup

plus détendu. Aujourd'hui, la jeunesse n'est que trop consciente qu'elle doit se prendre en charge et que la précarité menace. Il n'est pas simple d'être un jeune aujourd'hui. □



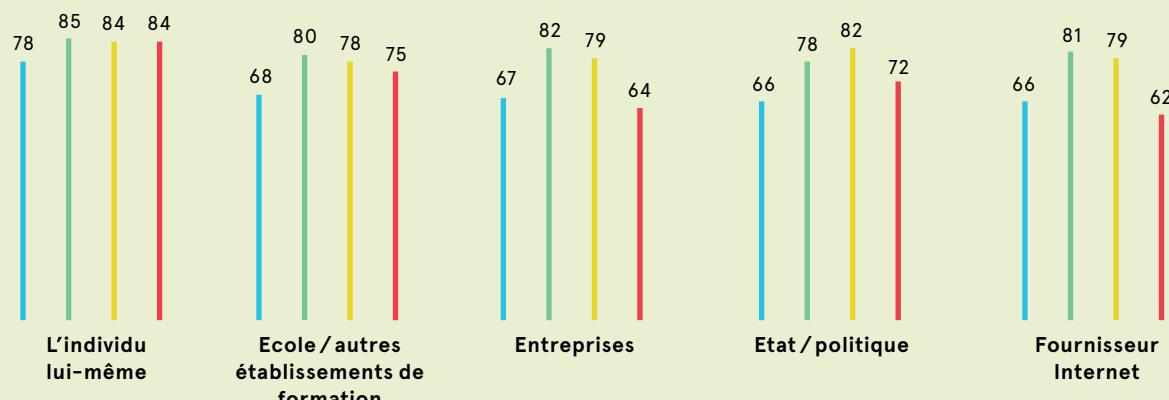
Lynne Chisholm est professeur des sciences de l'éducation des générations à l'Université d'Innsbruck, et professeur invité pour l'éducation politique à l'Institut de recherche sur l'éducation de l'Université d'Oslo. Elle est conseillère de recherche à l'Institut de l'UNESCO pour l'apprentissage tout au long de la vie, à Hambourg.

Protection de ses propres données

Qui est responsable ? Moi !

«Le traitement des informations dans le monde virtuel peut représenter un risque sécuritaire pour les individus. Quelle importance accordez-vous au rôle des acteurs suivants dans la protection des individus et de leurs données ?»

En %



03 – Ecole, travail, finances

Etats-Unis
Brésil
Singapour
Suisse

En période économique difficile, il n'est pas surprenant qu'un peu partout, les emplois ne correspondent pas à ceux rêvés (ill. 3.1), notamment au Brésil où cette valeur a fortement baissé ces deux dernières années (-14 pp). De nombreux jeunes voient leur emploi comme «transitoire», non comme ce qui leur permettra de s'épanouir.

Cette tendance est légèrement plus faible en Suisse, mais elle aussi rencontre des problèmes: 59% pensent que les personnes portant un nom étranger sont discriminées à l'embauche et à la formation, avis persistant depuis plusieurs années. Ailleurs, même aux Etats-Unis, pays d'immigration, et à Singapour, Etat pluriethnique, cette valeur se situe à moins d'un tiers (fait 3.1) et ne cesse de baisser.

Autre particularité suisse: ici, pas de fixation sur le parcours académique (ill. 3.4). Seul un tiers pense que les études universitaires constituent la meilleure base d'une carrière (autres pays: 65% et plus). Ce résultat peut être vu comme un vote en faveur de la formation dual, car en Suisse, il est possible de devenir PDG après un apprentissage. Ou de manière critique, témoignant d'un certain scepticisme de la jeunesse suisse face au parcours académique.

Les jeunes Suisses s'inquiètent moins que les autres et cela se ressent fortement à travers leur réponse à la question «que feriez-vous si vous receviez une importante somme d'argent en cadeau?» (ill. 3.2). Ils en dépenseraient presque la moitié et épargneraient l'autre. Dans les autres pays, les jeunes en épargneraient au moins 65%.

Leurs dépenses, elles-mêmes, montrent à nouveau que les Suisses font moins attention aux signes extérieurs de richesse: parce qu'ils leur importent moins ou parce qu'ils les possèdent déjà? Quoi qu'il en soit, ils accordent plus d'importance aux valeurs immatérielles: ils dépenseraient 14% de la somme pour leurs vacances, somme la plus importante.

Les jeunes Suisses sont quelque peu mesurés (avares?) lorsqu'il s'agit de dons. Bien qu'en principe dispendieux, ils donneraient moins que les jeunes Américains. Si l'on regarde le pourcentage du montant total des dépenses, ce sont eux qui donnent le moins.

Dettes élevées

La jeunesse américaine fait honneur à sa réputation lorsqu'il s'agit de voitures. C'est la seule qui dépenserait autant d'argent pour un véhicule. Les jeunes des quatre pays adoptent la même attitude face aux dépenses pour la famille, les bijoux et les vêtements.

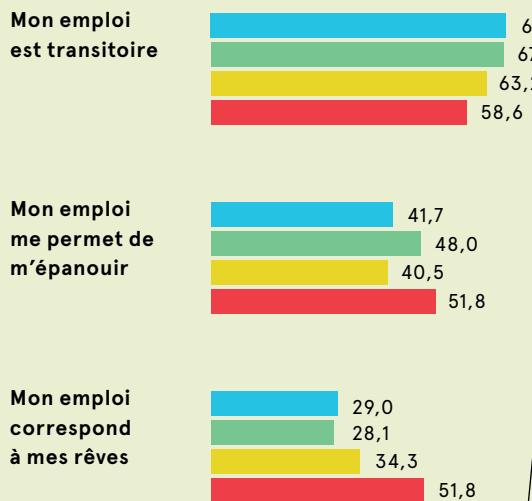
Il s'agit finalement de savoir si les jeunes savent bien gérer leur argent. De grandes différences apparaissent au niveau des dettes (ill. 3.3): peu de Suisses ont des arriérés sur leurs cartes de crédit ou auprès de leurs opérateurs de téléphonie mobile, mais il en va autrement au Brésil et aux Etats-Unis. Les dettes plus élevées s'expliqueraient par l'acceptation sociale des crédits dans le pays. Le fait que le nombre de jeunes endettés aux Etats-Unis ait fortement baissé ces deux dernières années (cartes de crédit: -20 pp, portables: -21 pp) l'atteste. Depuis la crise financière, avoir des dettes est mal vu aux Etats-Unis aussi. □

Ill. 3.1 – Emploi

Le travail n'est pas un lieu d'épanouissement et il ne correspond pas à nos rêves

«Pour vous, à quel degré les affirmations suivantes sont-elles exactes? Donnez une estimation allant de 0% à 100%.»

En moyenne



Fait 3.1 – Discrimination

59%
des jeunes
Suisses
pensent
que les
personnes
portant
un nom étranger
sont pénalisées
(autres pays:
moins de 33%).

III. 3.2 – Argent

Suisse : partons en vacances

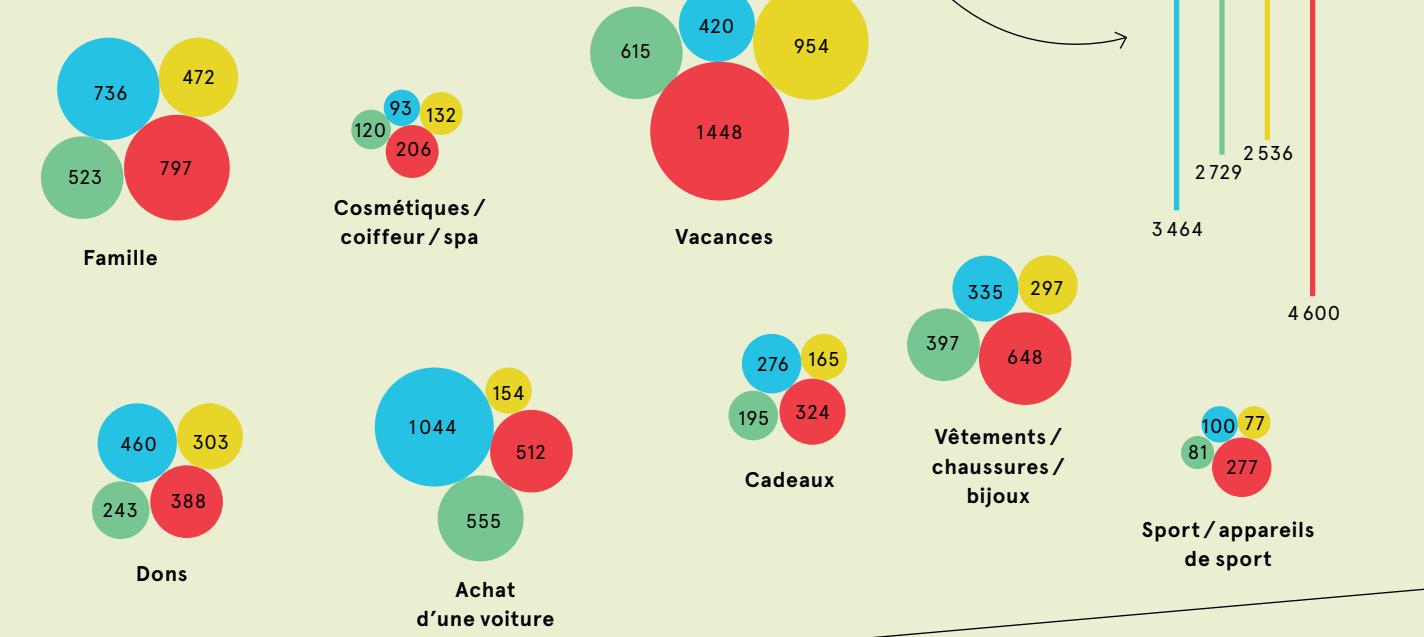
Les autres : économies, économies, économies

«Supposons que vous receviez une somme de 10 000 unités monétaires de votre pays, comment la dépenseriez-vous?»

En moyenne

Epargne / investissements

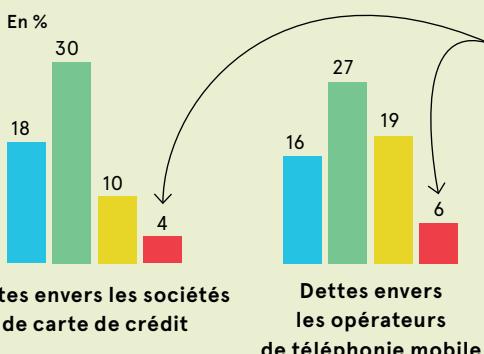
Dépenses



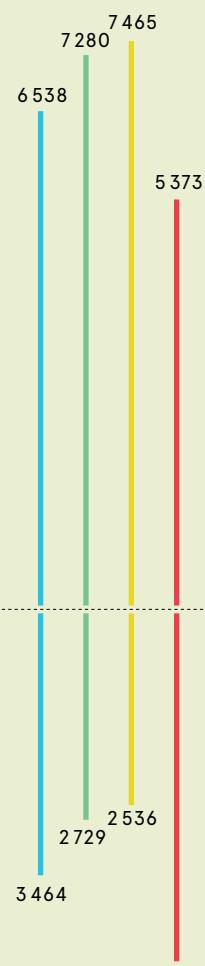
III. 3.3 – Engagements financiers

Les dettes auprès de sociétés de cartes de crédit et d'opérateurs de téléphonie mobile sont répandues

«Les engagements financiers suivants vous concernent-ils personnellement?»



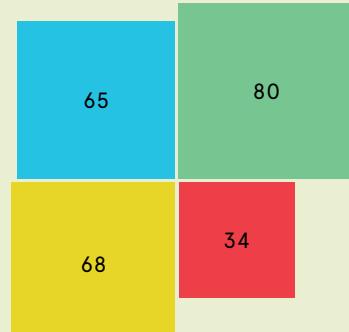
Les Suisses en dépenserait presque la moitié, les Singapouriens seulement un bon quart. Les Américains et les Brésiliens, environ 30%.



III. 3.4 – Parcours académique

Les études universitaires sont la meilleure base d'une carrière

«A quel degré approuvez-vous les affirmations suivantes concernant le travail et la formation?»
Réponse : «Les études universitaires sont la meilleure base d'une carrière», en %



04 – Politique et société

Etats-Unis
Brésil
Singapour
Suisse

L'un des principaux résultats du Baromètre de la jeunesse de cette année est la situation préoccupante au Brésil. L'atmosphère qui se dégage chez les 16-25 ans dans ce pays de 200 millions d'habitants contraste énormément avec les images gaies de la Coupe du monde de football de cet été. Seuls 12% d'entre eux sont encore fiers de leur pays, alors qu'ils étaient 39% il y a un an et 47% il y a deux ans (ill. 4.1). Les trois quarts des jeunes Brésiliens s'inquiètent de la corruption ; aucun autre pays ne présente un problème aussi fortement ressenti par les jeunes (ill. 4.3). En plus de la corruption, les inquiétudes quant à la santé, à l'école et à l'université ont gagné du terrain, tandis que le chômage et la violence urbaine complètent le palmarès.

Dans le Baromètre de la jeunesse 2013, les premiers signes de mécontentement au Brésil étaient visibles, et cette année la situation a continué d'empirer pour les jeunes, de même que la confiance a fortement baissé (p. 60, ill. 2.1). Il n'est donc

pas étonnant que 9 jeunes sur 10 réclament des réformes politiques. Le professeur de sociologie Lynne Chisholm avertit : « Si rien ne s'améliore, une étincelle jaillira et les inquiétudes reviendront. » (voir p. 66)*

Un nouveau conflit des générations ?

L'affrontement avec les anciennes générations ou encore le défi démographique sont des problèmes de plus en plus urgents (ill. 4.2). En Suisse, il apparaît que la prévoyance vieillesse AVS est perçue comme un problème croissant (ill. 4.3, +7 points par rapport à 2012). S'agit-il des premiers signes d'un conflit des générations ? Les jeunes Suisses citent le même problème principal depuis cinq ans : les étrangers. Toutefois, cette inquiétude n'a pas progressé malgré l'initiative contre l'immigration de masse. Le troisième problème principal est probablement directement lié à l'initiative adoptée : l'UE et les accords bilatéraux, un sujet qui a préoccupé seule-

ment 10% des jeunes Suisses l'an dernier, contre 26% aujourd'hui.

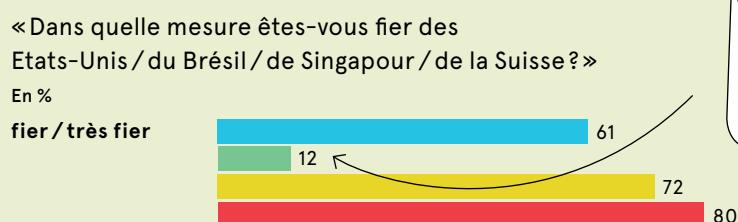
Les jeunes Américains et Singapouriens sont préoccupés par des sujets matériels, tels que le prix de l'essence, l'inflation et les salaires. Etonnamment, le problème du chômage n'a pas gagné en importance mais est resté à un niveau élevé stable, excepté en Suisse, où il a perdu de l'ampleur. En 2010, le chômage était la deuxième préoccupation (42%), tandis qu'aujourd'hui il est relégué à la cinquième place (24%).

Les jeunes des quatre pays étudiés partagent le même engouement pour le monde numérique et semblent réalistes et raisonnables en ce qui concerne l'emploi et la finance. Des différences spécifiques apparaissent au Brésil, où les jeunes sont particulièrement mécontents, et en Suisse, où leur situation matérielle est meilleure que dans les autres pays. □

* L'interview s'est tenue avant les élections.

Ill. 4.1 – Le patriotisme

Les Suisses aiment leur pays



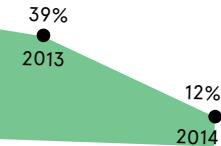
Ill. 4.2 – La démographie

Le conflit des générations

« Dans un avenir proche, il y aura de plus en plus de personnes âgées à la retraite et de moins en moins de jeunes dans votre pays. Qu'en pensez-vous ? »



Le Brésil et sa jeunesse mécontente : une fierté nationale en berne



Fait 4.1 – Les réformes

91 %
des jeunes
Brésiliens
expriment
un besoin de
réformes
dans leur pays,
soit 11 %
de plus que
l'an dernier.

III. 4.3 – Les principaux problèmes

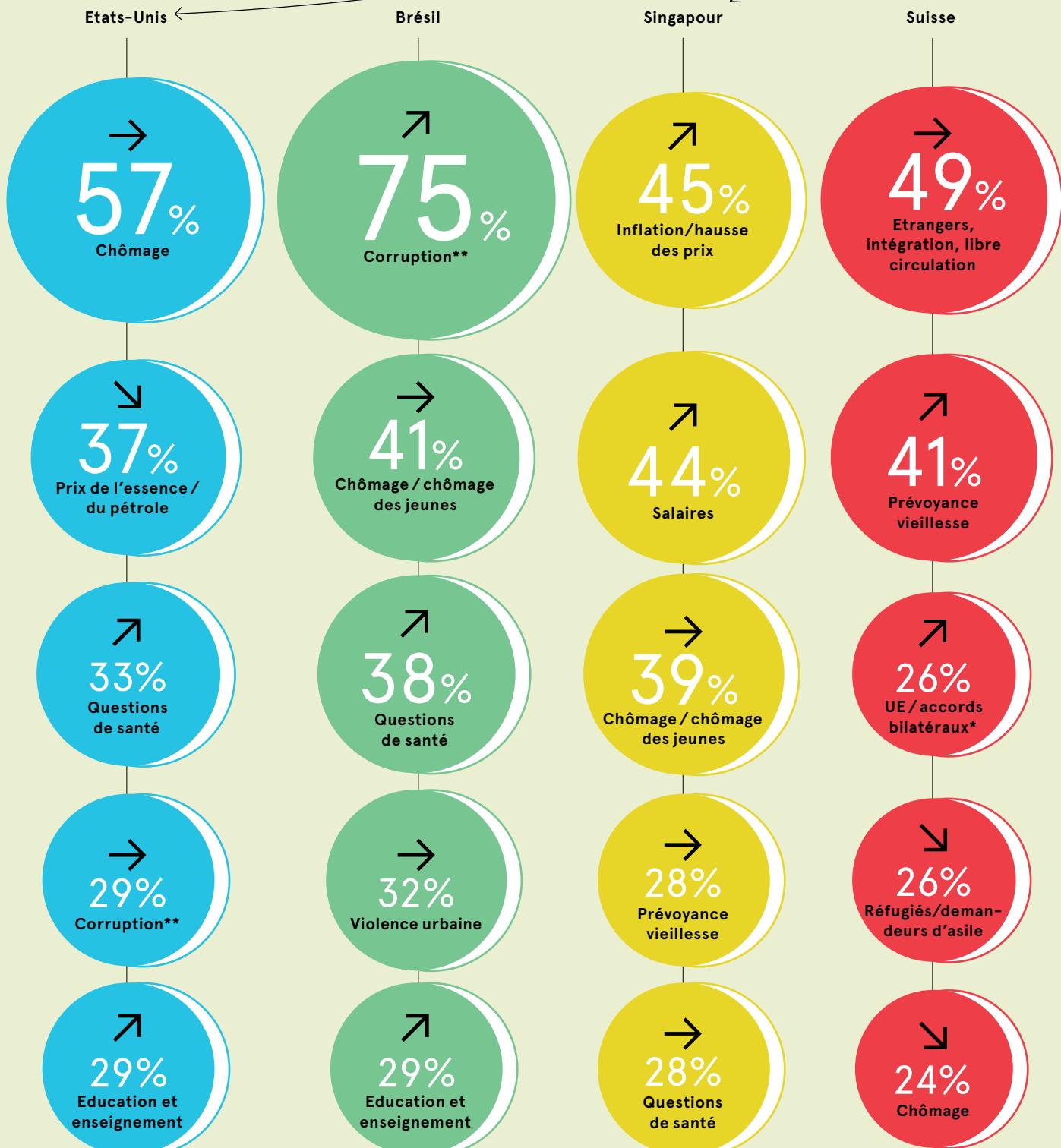
Le chômage, la corruption, l'inflation et les étrangers



Les jeunes Américains et Singapouriens ont des préoccupations d'ordre matériel.

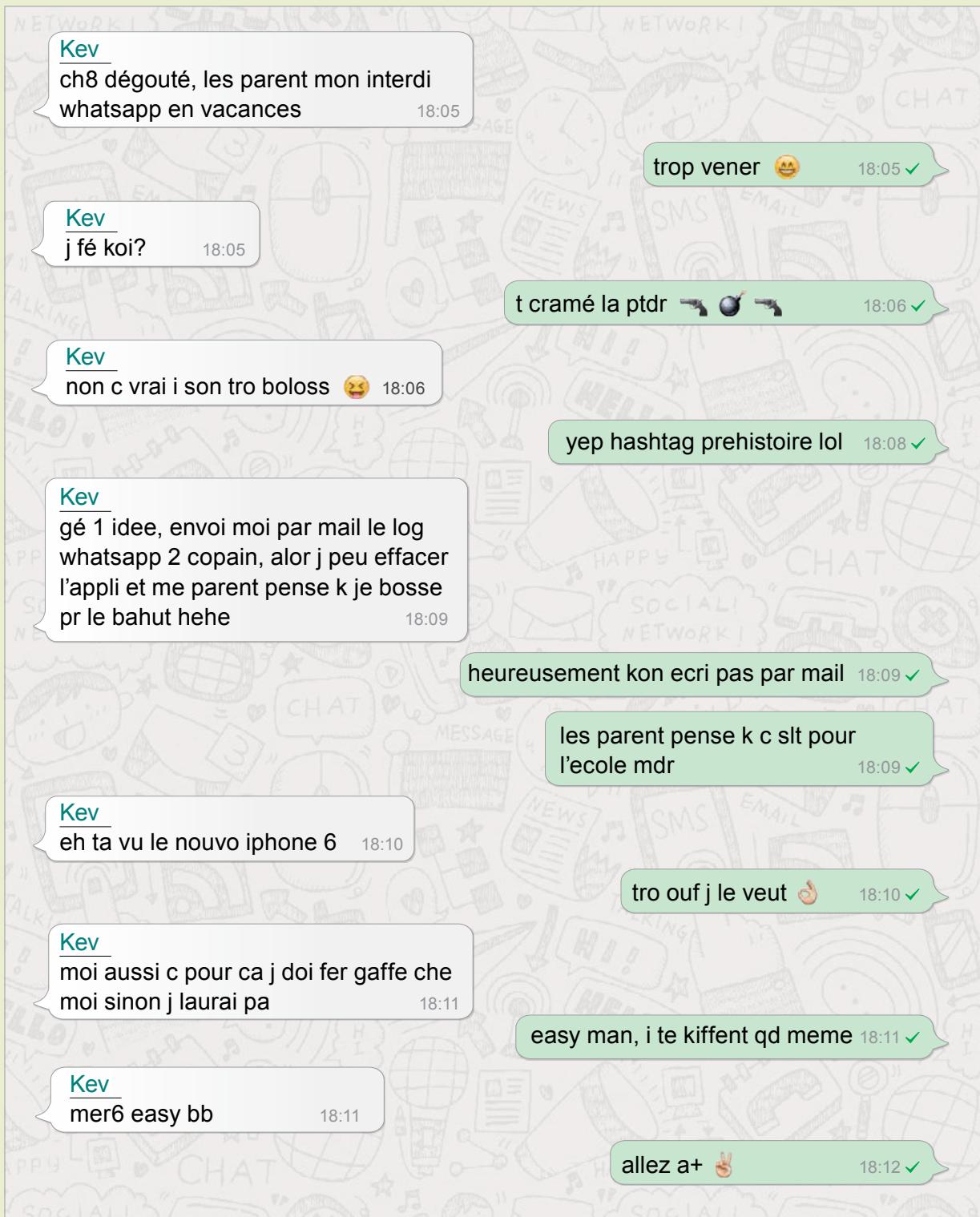
« Cette liste contient quelques thèmes sur lesquels on a beaucoup écrit et débattu: observez la liste en entier et choisissez cinq sujets qui, pour vous, font partie des problèmes les plus importants dans votre pays. »

En %



* uniquement demandé en Suisse, ** uniquement demandé aux USA, au Brésil et à Singapour

La génération d'après-demain



Traduction à l'intention des adultes : « Quelle tuile ! Mes parents m'ont interdit d'utiliser le service d'informations WhatsApp pendant les vacances » – « Voilà qui me met hors de moi » – « Que dois-je faire ? » – « Je pense que tes chances sont très réduites... » – « Franchement, mes parents sont vraiment ringards » – « Oui, ils vivent dans le passé » – « Je connais une astuce : envoie-moi l'ensemble des messages de WhatsApp de nos amis par e-mail. Je pourrai alors supprimer l'application et mes parents croiront que je travaille pour l'école » – « Par chance, nous ne nous envoyons jamais d'e-mails entre nous. Mes parents pensent que ce n'est que pour l'école » – « Dis-moi, as-tu vu le nouvel iPhone 6 ? » – « Je le trouve super et j'en souhaite un à tout prix » – « Moi aussi ! Je dois donc être sage, sinon mes parents ne me l'offriront jamais » – « Ne t'inquiète pas, ils t'apprécient beaucoup » – « Merci, c'est gentil » – « Allez, à bientôt ».



APPARTEMENTS DE LUXE

À LUGANO AVEC SERVICES HÔTELIERS



APPARTEMENTS À VENDRE ET À LOUER

avec SPA, restaurant, piscine intérieure et extérieure, pour séjours à court ou long terme.

Situés à quelques minutes du centre de Lugano, avec une vue imprenable sur le lac.

Discretion et confort dans un cadre unique et exclusif.

WWW.RESCORTCOLLINADOLORO.COM

RESORT COLLINA D'ORO

VIA RONCONE 22, 6927 AGRA, LUGANO | Tel. +41 91 641 11 11
INFO@RESORTCOLLINADOLORO.COM



LE MONDE ENTIER À LA MINUTE PRÈS.



Duomètre Unique Travel Time. Calibre Jaeger-LeCoultre 383.

Paris, New York, Tokyo, New Delhi... La précision suisse aux quatre coins du globe. La Duomètre Unique Travel Time est la montre à heures du monde avec second fuseau horaire réglable à la minute près. Un exploit possible grâce au mouvement breveté Dual-Wing et aux 180 savoir-faire de la Manufacture Jaeger-LeCoultre qui, regroupés sous un même toit, contribuent aux avancées de la Haute Horlogerie.


JAEGER-LECOULTRE
VOUS MÉRITEZ UNE VRAIE MONTRE.

Boutique Jaeger-LeCoultre

2, rue du Rhône - Genève

+41 (0)22 310 61 50